



Guy de Lusignan

# MES FAMILLES — NOS MÉMOIRES

De l'Empire ottoman à nos jours

LES ÉDITIONS UNIVERSELLES  
Édition Numérique

« Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, notamment sa rediffusion sous forme numérique ou imprimée, faite sans l'autorisation de l'Éditeur ou de l'auteur, est illicite et constitue une contrefaçon, soumettant son auteur et toutes les personnes responsables aux sanctions pénales et civiles prévues par la loi.

Seules sont de plein droit autorisées les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. »

À mes grands-mères, Agathe et Adèle,  
À mes petites filles, Louise et Bianca...

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant Propos	1
Introduction	2
Chapitres	
I La « Négation » du père	17
II Un peu d'histoire...	23
— Les Lusignan	
— Les Roux et les Mamachi	
— De Lusignan	
— Nous sommes tous multiethniques et multiculturels	
III Les Zaharoff et les Draghi	45
— Cadre géographique	
— Socrate et Adèle	
— Souvenirs d'enfance	
— Socrate et Sir Basil	
IV L'Ambiance d'Avant-Guerre et les conséquences de Munich	71
— Mes moments à Liège	
— Nous vivons dans l'insouciance, sans prévoir le chaos...	
— Vers la guerre, la débâcle, et l'Occupation	
V Paris Occupé	83
— Les futurs occupants	
— Attitudes face à la défaite	
— Anecdotes	
— Nous nous organisons comme nous le pouvons	
VI Prise de conscience du drame de la France	109
— Droit de passage ou de refuge	
VII Bientôt la libération...	125
— La guerre pour la paix	
— Le Quai de Passy à l'orée de la libération	
VIII Nous ne serons plus des enfants	137
IX Nous sommes libres !	149
X Paris libéré vu du Quai de Passy	155

	Pages
XI L'avenir était devant nous	165
XII La paix et la réalité	169
XIII Adèle	175
XIV Les « passagers » du Quai de Passy	181
XV Premières relations, premiers signes d'indépendance	189
XVI D'Adèle à Françoise : quelles péripéties !	201
XVII Un séjour en Scandinavie	209
XVIII Adèle et Cléon	219
XIX Un retour en arrière	229
XX Gros plan sur ma mémoire d'adulte	237
XXI Georges et Adèle	251
ÉPILOGUE	259
ANNEXE I	265
ANNEXE II	267
ANNEXE III	269
ANNEXE IV	270

## AVANT PROPOS

Au cours des années quatre-vingt-dix, mes grands enfants et ma troisième femme déclaraient ne rien comprendre à ma généalogie. Voulant connaître le plus de détails possible sur mes familles — celle de ma mère et surtout celle de mon père —, ils voulaient un texte qui les éclairât, eux et leurs héritiers.

J'ai beaucoup hésité. J'avais tant d'autres activités qui ne me permettaient pas de bénéficier du calme nécessaire à cette démarche ni ne me donner le courage de me plonger dans ce que je considérais être un retour complet sur mon passé et ma mémoire ; en somme, une remise en question sur tout ce que j'avais vécu jusqu'à présent. Je savais, si je m'attaquais à une telle tâche, que je devais fixer un cadre qui ne couvrirait pas forcément toutes « nos » histoires, mais je savais aussi, au plus profond de moi-même, que je n'allais pas la limiter à une généalogie classique comportant quelques descriptions, explications et notes de référence. J'aurai à justifier et à mettre au point la trame complexe et controversée des Français de Lusignan et des Roux, devenus aujourd'hui inséparables malgré eux, par suite des événements, des morts, des naissances. Je ne pouvais pas, non plus, bien au contraire, ignorer les Italiens Draghi et les Grecs Zaharoff. Ma grand-mère maternelle, Adèle, née Draghi, allait devoir devenir l'un des personnages centraux ; sa fille, Hellé — ma mère — l'héroïne d'une vie mouvementée et romanesque, et des héros malheureux auraient à se glisser parmi elles : d'abord le mari d'Adèle, mon grand-père Socrate ; mon père Georges, le mari d'Hellé, trente ans plus âgé, dont elle divorcera ; et enfin mon oncle Cléon, le fils d'Adèle. Et puis, pour des raisons purement généalogiques, surtout sur les Lusignan, je me devrais d'éclaircir pourquoi, comment nous étions descendants de cette famille de Croisés. Au risque peut-être de rendre les choses bien compliquées en voulant évoquer l'Histoire à ma manière, je devrais refuser d'accepter telles quelles mes ascendances et les sentiments et réactions « identitaires » qui m'ont assailli depuis mon enfance et dont je n'ai pris vraiment conscience qu'à l'âge adulte. Il ne sera pas possible de les accepter ni de les comprendre sans m'accrocher à un cadre historique. De fait, écrire ce livre sera, au fond, une bonne thérapie.

Même si le motif principal de cet ouvrage est de répondre à une demande pressante de ceux que j'aime par-dessus tout au monde, il répond aussi, et peut-être avant tout, à un besoin de me faire plaisir. Oui, assez égoïstement, je voudrais me faire plaisir en parlant de moi et des autres, de nos initiatives et actes quels qu'ils soient. Ma vie professionnelle en sera un aspect mineur, mais tout de même important ; ma vie de gamin avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale y sera essentielle, car elle me pèse encore aujourd'hui. Ces

bribes de vie seront celles d'une génération en voie d'extinction dont tous les actes auront été déterminés par une foule d'évènements politiques, économiques, sociaux, culturels et intellectuels. J'insisterai même sur les plus jeunes qui n'auront pu combattre pendant la Seconde Guerre mondiale, mais qui tiendront à prendre position après. Cette volonté de s'affirmer s'affinant bien entendu progressivement et s'épanouissant à l'âge adulte, accompagnée d'erreurs, d'échecs et de réussites.



1929, l'année de ma naissance, est effectivement, et avant tout, l'année de ce Vendredi Noir d'automne. Les bouleversements de la bourse de New York et ensuite ceux de 1930-1931 en Europe allaient perturber toutes les économies du monde et provoquer une profonde dépression aux États-Unis, comme en Europe.

L'opinion publique, pourtant, sera loin de pouvoir anticiper cette crise. Les journaux du 16 mars 1929 — jour de ma naissance — étaient plutôt marqués par des grands titres reflétant l'atmosphère de l'après Première Guerre mondiale : ainsi, la Chambre des Députés s'émeut des mauvaises conditions de vie des troupes françaises d'Occupation de la Rhénanie durant la fin de l'hiver — la neige, la mauvaise nourriture, causes d'indigestion, d'épidémies ; le régime draconien des exercices physiques, avec tout le barda, infligé aux jeunes soldats venant du midi de la France pour remplir leur service militaire — ces conditions entraînant des décès dans l'armée de Rhénanie, des sanctions sont décidées ; il faut qu'elles frappent haut et fort, titre le « Quotidien ». Qui souligne aussi un autre évènement aux conséquences plus importantes encore : les manifestations des étudiants madrilènes et de ceux de Valence et de Valladolid contre le général Primo de Rivera. Ceux-ci, contre le dictateur, édifient des barricades. Cet évènement précurseur de beaucoup d'autres est à la Une, au même titre qu'un express tamponnant un train de banlieue... Tout comme Mistinguett, la grande chanteuse à la mode, faisant une conférence dans une salle des Champs Élysée, accompagnée, bien sûr, de chansons sur « Les étrangers à Paris ». Quant à « l'Homme Libre », du 16-17 mars, il mentionne aussi la situation des militaires français en Rhénanie, titrant « Un scandale permanent » qui marquera tous nos compatriotes pendant des décennies ; celui des « impôts qui sont trop lourds » et « le fisc qui y ajoute sa persécution ». Par ailleurs, on se plaint également, en première page, du sort misérable des banlieusards de Paris et du besoin d'avoir des usagers et techniciens représentant les communes des syndicats intercommunaux : en somme, un long combat qui s'ouvre pour plusieurs dizaines d'années...

Finalement, être né sous le signe du Poisson, au beau milieu du mois de mars, m'a toujours satisfait, comme le fait d'avoir appris bien plus tard, à l'âge adulte, que 1929 était, dans le calendrier chinois, l'année du Serpent. Signe marqué par le besoin de changements et de défis.

## INTRODUCTION

Le 31 juillet 1996, le New York Times annonce la mort de Claudette Colbert. Née en 1903, elle avait 92 ans. Ma mère, Hellé, était née, elle, en 1905. Lorsque je vivais encore avec elle, elle m'a souvent parlé de Claudette Colbert : elle avait suivi sa carrière et l'avait aimée dans tous ses films, mais surtout dans celui de Cécil B. de Mille sur Cléopâtre, face à César et surtout à Antoine dont elle n'a fait qu'une bouchée ! L'actrice était née en France, et ma mère, plus « française » que l'on pouvait le penser... avait une grande admiration pour elle, pour son charme, sa façon de parler, de s'habiller, sa drôlerie et sa malice. Combien de fois ne m'a-t-elle pas raconté ce film de 1938 de Ernst Lubitsch (et de Billy Wilder), la *Huitième Femme de Barbe Bleue*, avec Garry Cooper, que Claudette Colbert rencontre à Monte-Carlo ou à Cannes, je ne sais plus, dans un magasin : chacun voulant acheter un pyjama, mais lui, seulement le bas, et elle, le haut. Cooper lui propose alors de l'acheter ensemble et de se le partager.

Peut-être est-ce de ma mère que je tiens, depuis que je suis gosse, cette passion pour le cinéma ? Une des rares choses qu'elle m'aurait transmises. Encore aujourd'hui, alors qu'elle est morte en 1992, à l'âge de 87 ans, je n'ai pas oublié (ni accepté) qu'elle « a pu me quitter » pour un « GI Joe » en 1946, et pour s'être installée aux États-Unis. Enfantillage, égoïsme, peut-être, mais profonde déception et sentiment d'abandon, absolument ! Pour des raisons diverses, pas forcément justifiées, nous ne nous sommes plus revus jusqu'aux fêtes de fin d'année de 1963, lors de mon premier voyage en Amérique du Nord...

Bizarrement, la mort de Claudette Colbert, « *the unflappable heroine of screwball comedies* », <sup>1</sup> comme le titrait le New York Times, est le déclic qui me pousse enfin à entreprendre ce qui m'est demandé de faire depuis plusieurs années. Elle en devient comiquement le détonateur et indirectement provoque des souvenirs de ma mère et de mon enfance. Mais attention ! ce qui m'est demandé est de situer le cadre dans lequel non seulement j'ai vécu, mais aussi celui de ma famille et de celles qui l'ont précédée ! Dans ce but, je m'efforcerai de faire des retours historiques — des « flash-back », en langage cinématographique —, tant du côté de mon père que de ma mère, que de ceux qui les ont entourés et en particulier de ma grand-mère maternelle, Adèle. Mes proches vont me reprocher de ne pas me limiter à faire un arbre et de simplifier les ramifications qui leur donneront enfin l'explication qu'ils attendent depuis

---

<sup>1</sup> L'irrésistible héroïne des comédies loufoques américaines.

si longtemps, des dédales, des origines et de la vie de nos aïeux et des évènements qui les auront marqués. Mais cet arbre ne peut se comprendre sans connaître la forêt qui l'entoure. Il existe d'ailleurs plusieurs arbres, dont les branches s'entremêlent de feuilles, voire de fleurs ou de fruits, et puis par les alliances, les mariages, les naissances et les morts, ces arbres et toutes leurs ramifications deviendront de plus en plus complexes. Il faudra les expliquer, les situer dans un cadre le plus simple possible, afin de pouvoir éclairer nos vies.

Contrairement à ce que je souhaitais à vos âges, vous voulez en savoir plus, non seulement sur les Lusignan et les Croisades, sur Chypre, les Poulains, les « levantins » du Moyen-Orient et d'Asie Mineure, mais sur les Roux et les Draghi, ainsi que sur les Zaharoff, sur les « Osmanlis ». Ces noms vous permettront d'apprécier l'évocation de tout un beau mélange dont aujourd'hui, à la fin de ma vie, je suis enfin fier : du français, de l'italien et du grec, sans parler de turc voire de russe... Peut-être, même, irai-je jusqu'à évoquer la fée Mélusine.

Pour ma part, je tiens avant tout à éclairer et, si possible à simplifier, *les mémoires des uns et des autres : nos mémoires.*

Qui que nous soyons, où que nous vivions, nos vies, dépendant de circonstances diverses, apparaissent à tous compliquées et complexes. Pour certains, elles peuvent devenir plus dramatiques. Ma génération et celle qui l'a précédée ont été profondément marquées par les lendemains de la Première Guerre mondiale : les crises auxquelles, au départ, personne ne voulait s'attendre et que les politiciens ont cherché à minimiser entre 1919 et 1939 ; puis par les deuils et les drames de la Seconde Guerre mondiale — les horreurs du nazisme et du fascisme, les cupidités et les atrocités des Soviétiques, l'holocauste et ses conséquences — et les conflits qui ont marqué les lendemains de ces hostilités : les guerres coloniales et conflits ethniques auxquels nous n'avons pu échapper au lendemain de la fin de l'Union Soviétique, et l'horrible massacre et confusion au Moyen-Orient et avant tout en Palestine et en Israël. D'autres peuvent se féliciter, au milieu de ces drames, d'avoir eu des vies imprévues, pleines d'héroïsme, de créativité, d'imagination, de talent, de diversité : celles d'aventuriers, de chevaliers d'industrie, de voyageurs, d'écrivains, d'explorateurs, diplomates, militaires, chercheurs, archéologues... que sais-je ?

Vous risquez de vous lasser de ces histoires de notre temps. Il y a, en effet, des tonnes de livres qui, à ce sujet, sont encore publiés de nos jours. En France, on commence, depuis peu seulement, à parler, à écrire « vrai », sur cette histoire qu'on a préféré nous cacher au cours des premières décennies du XX<sup>ème</sup> siècle.

Pour ma part, j'ai eu une vie aussi pleine que possible, avec ses joies et ses tristesses, et, comme tout le monde, avec des hauts et des bas... des

regrets. De fait, une vie tout à fait banale. Et bien que baptisé dans la religion catholique, malgré une certaine atmosphère religieuse suscitée par ma grand-mère maternelle, je n'ai pas vraiment été un bon et fidèle pratiquant mais un croyant, oui, sans aucun doute. Au fond, je suis un peu hétéroclite. Mes racines sont évidemment enchevêtrées : essentiellement méditerranéennes et plus précisément de cette Méditerranée orientale que je connais un peu, pas assez à mon goût, mais à laquelle je suis viscéralement attaché, tout en demeurant français de souche. J'ai eu ce que j'ai cherché. Je m'en suis toujours félicité. Ce qui pourrait m'être reproché, c'est d'avoir été trop curieux, d'avoir touché à un trop grand nombre de sujets et de ne m'être jamais réellement fixé. Les péripéties de ma vie privée et professionnelle ne m'ayant pas permis de me concentrer ou de me spécialiser sur un sujet pointu. Je ne suis pas un vrai spécialiste mais plutôt un généraliste, trop curieux d'une foule de sujets et de choses. J'aime avant tout les débats d'idées. En plus du cinéma, de la musique, de l'opéra et du théâtre, j'ai en effet toujours voulu être informé sur « la » Politique et « les » idées, sur les grands moments et mouvements de notre temps. J'ai eu une grande chance de connaître intimement plusieurs régions du monde, à l'exception de l'Amérique latine et de l'Europe orientale. Je puis dire que, tout compte fait, je me suis bien amusé. « *I had fun* ». N'est-ce pas un objectif comme un autre d'avoir le sentiment au bout du compte d'avoir plus ou moins bien réussi ? J'estime, quoi qu'il en soit, et contrairement aux attentes de certains, que cette vie mérite des explications, parce qu'elle se déroule sur plusieurs continents et époques, parce qu'elle comprend de nombreux personnages que j'ai voulu ignorer pendant de si longues années. Je tiens, au demeurant, à lever des inconnues ou des malentendus.

Bien que ce livre se complète davantage d'une série de récits plutôt que d'un seul, ceux-ci suivent parfois une forme ou une trame romanesque. S'il y a eu pas mal de contrevérités dans la vie des personnages qui peuplent ces pages, j'ai souhaité respecter une « certaine » part de vérité. A priori, nous suivons une certaine chronologie. Avec des retours en arrière qu'il convient de situer. Nos familles font après tout partie de tous ces exilés qui ont et qui marquent toujours les étapes de notre monde moderne. Ces mouvements dans le passé et ceux projetant l'avenir nous déconcertent, alors nous aurons à interpréter, deviner le passé et l'avenir. Il y a plusieurs voix qui interviennent : celle du petit garçon qui se souvient, celle de l'adolescent qui se développe et commence à se rendre compte des complexités de la vie, et celle de l'homme mûr qui, à la fin de sa vie, éprouve le besoin d'expliquer. Dans un souci de vérité et d'honnêteté, mes interprétations des événements proviennent de mes réflexions du moment et des lectures ou recherches que j'ai eu envie de faire. Dans un premier temps, j'ai tenté de faire ressortir, dès ma « tendre » enfance, la « négation du père ». Je pense que sans m'en rendre compte tout à fait, elle m'a toujours marqué. Elle a précipité l'absence ou le manque de famille et j'ai

voulu entretenir une attitude « antifamille », parfois trop égocentriste tout en me sentant bien présent auprès de ceux qui me sont les plus chers. Dans un second temps, une étape essentielle de ma génération a été la Deuxième Guerre mondiale. À trois ou quatre ans près, j'ai manqué de devenir un acteur de cette guerre et combien de fois ai-je rêvé de mon comportement au feu, dans la résistance, en prisonnier ou en camp de concentration. N'aurais-je pas manqué de courage, aurais-je tenu le coup ? Ceux qui sont sortis des camps de la mort, leur plus grande victoire sur eux-mêmes et sur ceux qui les ont trahis ou torturés, est bien qu'ils s'en soient sortis vivants, sinon diminués. Nous en dirions autant de ceux qui ont fait la guerre. J'ai simplement vécu l'Occupation entre deux femmes, dans un quartier bourgeois de Paris, avec peu de tragédies, mais beaucoup d'inquiétudes et d'insécurités. Peut-être sur un plan plus personnel, le seul drame qui m'ait bouleversé est la « progressive » négation de la mère, compensée cependant par la présence dominante de ma grand-mère Adèle qui m'a appris, par ailleurs, intuitivement tout ce que pouvaient signifier la latinité et la Méditerranée. De cette période et de l'environnement créé par ces deux femmes, j'ai conservé des moments d'angoisse, des rêves éveillés parfois macabres ou pleins de catastrophes !

La troisième étape, dont je subis encore les secousses tout en pensant les avoir contrôlées une bonne fois pour toute, est celle des lendemains de la guerre 1939-1945. Hellé, ma mère, « disparaît » de l'autre côté de l'Atlantique. Je reste seul avec Adèle. Mon père Georges, ayant passé l'entre-deux-guerres et tout le conflit à Londres, revient à Paris, chez « nous », après le départ de Hellé. Puis lui aussi disparaît, quelque temps après, vers la capitale du jeu, Monaco. Pour moi, jeune homme en pleine adolescence, il est perdu. La famille des Croisades, le côté aristocratique de mon père, qui utilise le titre de comte ou prince de Lusignan, le ou les lointains cousins, tous ceux qui prétendaient descendre directement des Croisades, ou plus exactement par les femmes, vraiment, je « m'en balançais » ! Ma mère et ma grand-mère maternelle ne m'ont jamais parlé de mes origines, si ce n'est pour dénigrer la personnalité de mon père. Que je ne pouvais alors prendre au sérieux, ni respecter. Un père devrait avoir eu une vie rangée, équilibrée, sécurisante. Au contraire, le mien était un joueur, un flambeur et je ne voulais pas en entendre parler. Instinctivement, j'ai toujours néanmoins respecté le nom que je portais. Je tenais, en quelque sorte, à le rehausser par mon comportement : j'étais conscient de ce qu'il signifiait et surtout de ce qu'il avait représenté autrefois. Combien de fois, sans méchanceté, mais pour montrer que nous étions « du même milieu », ai-je dû « subir » les remarques de « gens » certes lettrés et « de bonne famille », mais tellement imbus de leur personne et de leur particule. D'abord, on voulait en savoir davantage sur mes origines — je devais masquer, par des fadaises ou des formules de politesse, mon ignorance ou mon refus de parler de mes antécédents, en insistant cependant sur le fait que mon nom relevait de la branche d'outre-mer et donc que je n'avais aucune prétention à appartenir à une noblesse hexagonale —, ensuite, pour montrer

son « savoir », on tenait à citer les auteurs qui ont évoqué le nom des Lusignan, que ce soit Jean d'Arras sur la *Serpente de Lusignan*, la *Fée Mélusine*, Voltaire dans sa pièce *Zaïre* ou Gérard de Nerval, dans *El Desdichado*. En vérité, ce n'est qu'assez tard que je me suis vraiment intéressé à mes ascendances et que j'ai cherché à comprendre, puis à expliquer... Je dois avouer, du reste, que les efforts que j'ai mis à l'exécution de cette tâche m'ont donné, tout en m'irritant, beaucoup de satisfaction.

Dans un quatrième temps, en approchant de l'âge adulte, on se prend à faire des erreurs, c'est normal, mais on se retrouve seul, ou presque, sans mère, sans père ni grands-parents sur qui se reposer vraiment. De fait, on cherche à se libérer de cette famille qui vous pèse. Rechercher son indépendance devient l'objectif essentiel. Tout dépend alors de son tempérament et de son expérience, d'un besoin de satisfaire sa curiosité, de découvrir et d'accéder progressivement, mais systématiquement, à une certaine sécurité matérielle tout en faisant quelques folies. On se marie une première fois, tout jeune, puis on divorce ; on se remarie pour divorcer une seconde fois en ayant élevé trois enfants vers l'âge adulte et pour se retrouver marié une troisième fois et avoir une fille, un quatrième enfant... à 55 ans ! Toute une affaire ! Élémentaire et ordinaire diraient certains, question de pratique diraient d'autres, mais cela se paie, m'ont dit mes avocats. Et puis, des événements vous ont incité à vous expatrier. Enfin, une forme d'exil devient inévitable et appréciée.

Au fond, *ma culture* dépend de mes ancêtres, qui, eux-mêmes, sont une donne fondamentale de mon existence. Ils sont inscrits dans mes tripes, dans ma façon de raisonner, de parler, de faire monter mon adrénaline et mon impatience, d'exprimer, parfois brutalement et durement, mes sentiments, mes émotions, mes angoisses, mes désirs et volontés, autant que mes hésitations, mes soupçons et interrogations.

Ma mère Hellé est grecque par son père Socrate, mais sa mère Adèle était italienne de père et de mère. Du côté paternel, je suis français par mon grand-père Charles Simon, le père de Georges, mais à moitié grec par ma grand-mère Agathe. Charles Simon était français par son père Simon Clément Roux et par sa mère Agathe de Lusignan. Toutes ces lignées seraient simples si nous nous étions fixés dans un seul lieu, en Italie, en Grèce ou en France. Ce qui ne fut pas le cas puisque pratiquement tous étaient résidents de la Sublime Porte<sup>2</sup> et certains mêmes « sujets » du Sultan de l'Empire ottoman, que ce soit à Constantinople (aujourd'hui Istanbul), Mersin, Smyrne (de nos jours Izmir) ou Adana, sans oublier Alep (en Syrie), ou Alexandrie et Le Caire (en Égypte). Des explications, forcément, s'imposent : elles viendront en leur temps. En outre, par mon père, j'ai une ascendance par les femmes qui remonte à plusieurs siècles, mais qui, tout en restant française, a fait « souche » dans l'Empire ottoman. Ce qui constitue une situation bien complexe : en effet, mon grand-père, le « Prince » (sic) Charles Simon Roux

---

<sup>2</sup> Celle du Sultan, du chef des Ottomans, de l'Empire.

de Lusignan, domicilié au large de Constantinople, dans la plus grande des îles, dites des Princes, Buyukada, a eu une vie sentimentale et familiale pour le moins particulière, avec deux femmes et des enfants des deux lits, mais il tint à affirmer son appartenance à la France, à préserver ses racines françaises et la connaissance de la langue. Par exemple, il envoie ses fils au Collège Sainte-Barbe à Paris. Ceux-ci, malheureusement, doivent rentrer à sa mort et ce n'est qu'à l'âge adulte que certains quittent Constantinople pour s'installer définitivement en Occident. Ils veulent perdre leurs origines de « levantin ».<sup>3</sup> Ainsi, mon père Georges, le plus jeune, après la mort de son père Charles, aurait été envoyé lui aussi dans ce collège de haute réputation, à l'époque, dans les bonnes familles. Il vivra à Paris probablement auprès de sa sœur aînée, Virginie. Il ne retournera plus jamais sur les bords du Bosphore. De même, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, ma mère Hellé et sa famille quitte l'Empire ottoman pour s'installer à Paris et à Londres, et ne plus retourner en Turquie. La vie de ce petit monde d'où je descends, pose — depuis des décennies — le problème de ces émigrés de toutes origines. Ce qui a toujours été un sujet extrêmement sensible et difficile à expliquer. Nous oublions souvent qu'en France un sur quatre de nos compatriotes est d'ascendance étrangère et que dans cette proportion ne sont pas comptés ceux qui parmi les Français descendent de Français établis hors de France. Cela, forcément, crée des affinités différentes. Parmi ces « exilés ou descendants d'exilés » volontaires, il faut distinguer des comportements bien éloignés des Français descendants directement de plusieurs générations de Picards, Bretons, Provençaux, Beaucerons, Normands, ou tout bonnement des Francs. À cet égard, et quel paradoxe ! la victoire de la France en Coupe mondiale du football 1998 a été une révélation. Français et Françaises ont pris conscience qu'ils avaient, au cours de plusieurs décennies, suscité, sans s'en rendre compte, la création d'une sorte de « *melting pot* », d'une intégration un peu différente de celle des États-Unis. Pour ma part, et sans aucun doute à cause de mes origines, je n'ai jamais eu aucun problème à accepter, dans mon pays et en Europe, une société multi-ethnique, multiculturelle, et multireligieuse.

Traiter du sujet des liens entre mes descendances et de leur passé expliquera pourquoi je me sens avant tout méditerranéen, européen et français, dans l'ordre. Tout en étant Français de naissance, de culture et d'éducation, je me sens tout autant à l'aise avec un autre chrétien, un Arabe, et un juif, même si je ne suis pas forcément en phase avec eux. Je continue, comme il y a plus de cinquante ans, à vibrer, à me révolter et à m'irriter devant les problèmes des étrangers en France, les ayant vécus au travers des démarches que ma grand-mère, italienne de naissance et grecque par mariage, devait faire à la préfecture

---

<sup>3</sup> Encore utilisé aujourd'hui pour traiter « peu aimablement » ceux qui viennent du Moyen-Orient, notamment du Liban, de la province de Cilicie, d'Alexandrette, et qui sont souvent des émigrés ou immigrés, selon que l'on se réfère à ceux vivant sur place, mais venant d'ailleurs ou à des descendants d'Européens ou d'autres provenances au Moyen-Orient ou dans l'Empire.

de police à Paris, avant, pendant et après la guerre. J'avais honte de la morgue, du mépris, de l'absence de compassion pour ces exilés. Comme j'ai honte aujourd'hui de la manière dont n'importe quel peuple traite les étrangers, sous prétexte qu'il faut lutter contre l'immigration clandestine. Le paradoxe de la France, c'est bien d'avoir été une terre d'accueil et d'asile et en même temps d'avoir eu des habitants hantés par la crainte, la peur de l'étranger. Alors, se produisent des vagues d'antisémitisme, de racisme, comme celles qui marquent l'entre-deux-guerres, la Seconde Guerre mondiale, la guerre d'Algérie et, de nos jours, à cause de la crise sociale et du chômage, l'attraction vers le Front National ou plutôt vers des forces d'extrême-droite. Tant à droite qu'à gauche, d'un côté, nous Français, nous représentons une majorité viscéralement défensive et craintive devant, notamment les Arabes, et dans une moindre mesure devant les Noirs, et, d'un autre, nous formons une autre majorité plus aimable, plus conviviale d'hommes et de femmes, pleine de chaleur et de bonnes dispositions pour les intégrer au bout du compte dans nos villes et villages, nos familles. N'avons-nous pas, en France, plus de cinq millions de Nord-Africains dont une partie sont des nationaux de notre pays, des beurs ? L'Afrique, le Bassin Méditerranéen, l'Islam, les iniquités et les injustices de l'ordre mondial, la lutte contre la pauvreté et la corruption, toutes ces problématiques ont constitué les fondements de ma sensibilité politique : contre les injustices et le fascisme et pour la démocratie, la liberté et la défense des droits de l'homme.

Dans ma vie d'adulte, je situe cette prise de conscience en 1954, mais elle remonte à la guerre 1940-1945 et à l'après-guerre. Éveillée à la vue des rescapés des camps de concentration et de la mort et par l'énormité qu'a été le lancement de la première bombe atomique, en août 1945. Depuis, je me suis toujours révolté. Je m'insurge encore plus aujourd'hui, en cette seconde année de troisième millénaire, contre les injustices, les actes de prédation et de terrorisme, la barbarie des dictatures, les guerres ethniques, les génocides, et ces identités meurtrières toujours aussi actuelles et si bien décrites, en 1998, dans le beau livre d'Amin Maalouf.<sup>4</sup> Mais quel sentiment de frustrations et d'impuissance ne pouvons-nous pas exprimer !

---

<sup>4</sup> « Les Identités Meurtrières », livre de poche, Grasset et Fasquelle (1998).

## I

### La « Négation du Père »

Peut-on vraiment se souvenir de son enfance et surtout de sa plus tendre enfance ? Certains le prétendent, ou s'en vantent. Pour ma part, ma mémoire est assez précise quand elle a été marquée par des événements suffisamment importants, par exemple les années de la guerre 1939-1945. Avant 1938, elle devient très floue, et reflète avant tout ce qui m'a été raconté par mes proches : ceux qui seront les premiers acteurs et confidents de ma vie. En tout premier lieu, ma grand-mère, Adèle, dite Mémé, et, en arrière plan, ma mère Hellé. Puis mon grand-père maternel, Socrate, dit Papou, un « personnage » que je n'ai pas assez connu, mais que j'ai admiré. En dernier lieu, sous un rôle de figurant, mon oncle Cléon, frère de ma mère. Quant à mon père, Georges, il est l'absent. Montrant une incapacité ou un désintéressement total à assumer sa paternité, étrangement, avec le recul du temps, son absence était en soi une forme de présence : on m'en parlait négativement. Tu n'as pas de père ! En mon for intérieur, je me posais alors des questions. Pourquoi ? Que s'était-il passé ? Aujourd'hui, je me dis : peut-être avait-il une excuse, comme celle d'avoir été lui-même orphelin de père à sept ans ! Mais ce père absent, parfois fantomatique par sa fausse présence, surgissait, comme nous le verrons au cours de mon histoire, quand on s'y attendait le moins, comme un Polichinelle hors de sa boîte. Quelles angoisses ai-je ressenties, au fond, que ce soit pour mon père absent ou pour le reste de ma petite famille, à cause de leur passé et leurs origines ! Ces angoisses me marquent encore et ce livre va peut-être enfin les exorciser. Bref ! la mémoire de mes premières années dans le monde, comme dans mes rêves, m'apparaît bien creuse. Elle se base sur les on-dit, les histoires qu'on a bien voulu me narrer, mais surtout sur tellement de non-dits ! Les cinq à dix premières années se fondent sur des anecdotes, des photographies, des souvenirs qui s'accumulent et qui se reconstitueront bout à bout, mais malaisément. Dix ans plus tard, tout devient différent, mais reste aussi complexe. On se met à mieux deviner, on invente ou on imagine, on interprète les histoires ou les faits qui nous sont transmis. Ce fut mon cas, mais combien de faits me resteront encore inconnus !

« Tu sais... me disait Hellé ou Adèle, *tu te souviens que tu n'es pas né à l'hôpital ou à la clinique, mais rue d'Artois, près des Champs Élysée...* » C'est cette Avenue, qui était jadis si belle, et que j'allais, pendant des années, écolier ou étudiant, arpenter de long en large, avant ou après m'être précipité dans un cinéma, que ce soit sous l'Occupation ou à la libération. « *Oui, tu es né chez Mémé* », qui avait insisté pour que sa fille accouche chez elle, sous son toit... Ce qui, à l'époque, chez certaines familles, se faisait, mais c'était,

dixit la Mémé : « À cause de ton père, ce salaud (sic) qui se désintéressait de la grossesse de ta mère et qui préférait passer son temps et ses nuits dans les cercles, à jouer aux cartes, au bridge, au baccarat. Oh ! quel drame avons-nous vécu ! » Écolier, combien ces mots ont-ils martelé ma mémoire ! D'autant plus que c'est Adèle qui m'a déclaré à la mairie du 8<sup>ème</sup>, le lendemain de ma naissance. Le baptême a eu lieu en l'église Saint Philippe du Roule, à deux pas de mon lieu de naissance, mais plus d'un mois après, le 27 avril. Organisé à la sauvette entre mon parrain, mon grand-père Socrate, ma marraine, ma grand-mère Adèle et mes parents, qui ont contresigné l'Acte de baptême : comme si j'étais né à la sauvette ! J'ai deux ou trois autres souvenirs qui me viennent, je pense, de ma mère, sinon de photographies.

Je suis né, en 1929, au 29 de la rue d'Artois, très précisément. Ma grand-mère me parlait d'une autre adresse, tout près de là, 55 rue de Berri : était-ce le bureau de mon grand-père maternel qui avait aussi une base professionnelle et privée à Londres... ? Pendant, disons environ quatre à cinq ans, j'ai vécu avec ma mère et mon père, 60, rue Caulaincourt, qui grimpe de la Place Clichy à la Butte Montmartre, dans un appartement dont je ne me souviens pas, sinon de deux objets : l'un, un très grand et beau phonographe rouge « Voix de Son Maître » avec le fameux Chien ; l'autre, un meuble de rangement d'un set complet de verres en cristal de Baccarat muni d'un mécanisme qui les amenait du fond du meuble à la surface, tous en même temps, car c'était le seul moyen de les utiliser et de les protéger. Meuble, que j'aimais beaucoup, et que j'ai retrouvé bien plus tard, Quai de Passy, lorsque nous nous sommes réinstallés, en 1938, à Paris. J'ai pu alors admirer la taille et la beauté de ces verres de Baccarat, leur musique et la manière dont ils revenaient à la surface. Un jour, ils ont disparu, je ne sais si c'était à la fin de la guerre ou après. Vendu, sans doute, comme beaucoup d'autres beaux objets. Triste.

Je me souviens de mon père nous emmenant, ma mère et moi, faire des promenades sur l'avenue Foch en la remontant du Bois de Boulogne. À l'époque, c'était encore la grande avenue allant du Bois à l'Arc de l'Étoile, longeant des jardins bien soignés et des immeubles de grand luxe, immeubles de maîtres, appartements, où des membres de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie demeuraient. Pas du tout comme aujourd'hui. S'il y reste la même clientèle en plus petit nombre, il s'y est surtout installé des affairistes, des nouveaux riches de toute catégorie, si ce n'est des potentats corrompus des pays en développement. En outre, en bordure du Bois de Boulogne, cette toujours belle avenue souffre d'une vie nocturne pour le moins décadente. En tout cas, le petit garçon de 4 ans n'aimait pas trop cette promenade : trop longue, trop de poussière et de petits cailloux qui, en été, entraient dans ses scandales. Et puis, il y avait cette soirée de Noël à Londres. J'avais cinq ou six ans. Je me trouvais dans mon lit, sans pouvoir m'endormir : j'étais trop enrhumé. Fasciné par les flammes d'un feu ouvert dans la cheminée, j'attendais aussi le

Père Noël, comme tous les petits enfants. Mais au lieu du Père Noël, j’imaginai, à travers les flammes, le visage sévère de mon père, avec son large front, ses cheveux argentés et soyeux, son regard réprobateur et déterminé pour me reprendre à ses côtés. Je ne voulais pas qu’il me prenne. J’étais terrifié, tout en sachant que j’étais bien protégé chez ma « Mémé ».

Pour Hellé, son mariage a été, j’en suis persuadé, une folle histoire d’amour. Ayant eu une jeunesse dorée et complètement protégée ; vivant entre les deux plus grandes capitales du monde ; ayant fait des études secondaires dans un collège « chic » de jeunes filles en Angleterre, à Bexhill on Sea, je l’imaginai très naïve, pleine d’illusions et de romantisme, une jeune fille en fleurs, absolument. Je garde encore cette impression aujourd’hui. En revanche, une petite femme courageuse et solide. Le seul accident de santé que je lui connaisse, jusqu’à sa vieillesse et l’Alzheimer, fut la fameuse grippe, dite espagnole, qui a déferlé sur l’Europe occidentale au lendemain de la Première Guerre mondiale. Appelée espagnole parce que d’abord déclarée en Espagne, l’épidémie avait déjà touché les États-Unis, l’Amérique du Sud et Centrale jusqu’aux moindres recoins de l’Alaska, ainsi que l’Asie. Elle aurait causé plus de victimes que les combats eux-mêmes. Si on tient compte de l’aspect pandémique de la maladie, elle aurait entraîné, au niveau mondial, entre 40 et 100 millions de morts dont 20 millions pour l’Inde.<sup>5</sup> Autre remarque intéressante : le Général von Ludendorff aurait déclaré que la grippe aurait été la cause de l’échec de l’offensive allemande de juillet 1918, qui aurait peut-être permis à l’Allemagne de gagner la guerre... [?] Hellé avait 14 ou 15 ans. Adèle me l’a raconté d’une façon dramatique, comme tout ce qu’elle racontait. Si elle ne proclamait pas haut et fort qu’elle était catholique apostolico-romaine, on aurait pu la prendre pour une typique « *jewish mother* ». Je me souviens qu’elle terminait son histoire : « ...*et puis mon trésor* (yavrimou, en grec), *elle a failli en mourir de la grippe espagnole !* »

Que Hellé fût une amoureuse, cela m’a toujours semblé tout à fait normal, mais pourquoi était-elle tombée amoureuse d’un homme de 55 ans alors qu’elle en avait 23 ? Elle aurait dû, en principe, rencontrer des hommes plus jeunes. — Il est amusant de constater que, plus tard, au lieu de donner sa date réelle de naissance, 1905, elle se rajeunissait en disant qu’elle était née en 1908. — A-t-elle été éblouie par Georges Roux de Lusignan, beau parleur, distingué, cultivé, charmeur et s’habillant avec beaucoup de goût et de luxe ? — Description conforme aux dires de la Mémé, qui le haïssait pourtant, et aussi à mes propres impressions d’adolescent. — Après tout, il avait un métier, celui de courtier en bourse, et parmi ses « importants clients », le père de Hellé, Socrate. Certaines affinités culturelles auraient dû exister entre les deux hommes puisque Georges était né dans une des îles de la Mer de

---

<sup>5</sup> Voir article, page 29, de la New York Review of Books du 10 février 2000, sur le livre de Gina Lolata : “Flu: The story of the Great Influenza Pandemic of 1918 and the Search for the Virus that Caused It.”

Marmara, en face de Constantinople — Istanbul, aujourd'hui — et que Socrate avait été banquier dans plusieurs villes d'Asie Mineure. Mais la différence d'âge, l'absence de confiance de Socrate vis-à-vis de Georges, créèrent une inimitié incontournable. En outre, il savait que Georges était avant tout un joueur invétéré.

Quand je suis né, Georges avait 56 ans, ce qui correspond bien à l'année de naissance inscrite sur son acte de baptême, dont l'original se trouve à l'église Santa Maria, au Pera, à Istanbul, et à celle de son livret militaire, c'est-à-dire 1873, alors que sur son acte de mariage, sa date de naissance est 1876. Ce qui est vraiment peu de choses, quoique Georges fût plus vieux que son beau-père, Socrate ayant six ou sept ans de moins. Georges et Hellé s'étaient rencontrés socialement, soit chez Socrate, soit au champ de courses de Longchamp où Hellé se rendait, accompagnée de ses frères jumeaux, Milon et Cléon, plus jeunes de trois ans. Georges, homme de salon, bien de sa personne, homme à femmes, mais jamais marié, se vantant de ses ancêtres et de ses titres, a sans doute été épris de Hellé, mais a surtout été convaincu par quelques considérations financières : tant en Asie Mineure (Adana), où son père avait des terres et possédait une « grande fortune », qu'en Europe occidentale, où elle s'installe avec sa famille, deux ou trois ans avant 1914, ma grand-mère donnant toujours l'impression « qu'ils » menaient un grand train de vie. Appartement à Paris et à Londres, villégiatures tantôt dans le midi, à Juan les Pins, tantôt en Normandie, à Deauville, lieux « bien » fréquentés, de riches et d'argent. Sa fille et ses fils ont donc été élevés dans cette ambiance, sans compter les collèges d'élite où ils ont suivi leurs études secondaires. Hellé était un beau parti. Georges l'épouse sans le consentement de Socrate et d'Adèle. Socrate, surtout, s'oppose irréductiblement au mariage. Du reste, il ne l'a jamais accepté. En fait, Georges « enlève » Hellé et ils se marient le 2 juin 1928, à Londres, à la mairie de St. Marylebone. Le seul membre de la famille de Hellé, présent au mariage, est son frère Cléon qui fait fonction de témoin, de même qu'un de ses amis, L. G. Warren. Milon refuse d'être impliqué dans cette « fugue ».

Si je traverse une première fois le *Channel* — la Manche — à quelques semaines, ma vie de petit enfant va graviter progressivement et de plus en plus autour de ma grand-mère Adèle. J'ai des photos de moi, bébé, sur la plage de Deauville, puis à Kensington Gardens, à Londres. Certes, mon père cherche à « nous » garder, mais il ne se montre pas plus capable d'assumer sa paternité que sa vie de couple : son égoïsme et son vice de joueur prennent partout le dessus. Ensuite, mes souvenirs sont plus nets : je me retrouve vivre à Londres, en 1934-1936, chez mes grands-parents, commençant mes « écoles » au jardin d'enfants et au cours élémentaire de l'école de Notre Dame de Sion, puis à Liège, en Belgique, de 1936 à 1938, à l'Institut Saint Paul. Deux événements précipitent et retourneront la situation. En premier lieu, la Crise de 1929-1930

qui touche, parmi tant d'autres, les affaires de Socrate, de même que la sécurité de l'emploi de Georges qui décide de s'installer à Londres et donc de quitter Paris. Il espérait aussi, en agissant ainsi, se rapprocher de son épouse et de son fils, mais sans grand succès. La séparation est consommée et définitive en 1934, mais, bien sûr, sans pouvoir parler de divorce. Selon la loi de l'époque, le père avait le droit de regard sur son fils. Il fallait qu'il le voie de temps en temps et, Adèle, qui voulait garder son petit-fils auprès d'elle à tout prix, maintenait une façade vis-à-vis de Georges, sans pour autant changer d'opinion sur son mode de vie. Ce besoin de dépenser toute son énergie et son amour sur son petit-fils n'a fait que croître après la tragédie qui frappa cette famille, au cours de l'automne 1931 : dans un accident d'automobile, près du Château de Windsor, Milton et l'ami qui conduisait sont tués. Cléon s'en sort, après plusieurs opérations et mois d'hôpital : il restera estropié et handicapé pour le restant de ses jours. Non seulement il est blessé dans sa chair, mais aussi dans sa tête : il ne se remettra jamais vraiment de la mort de son frère jumeau. Socrate et Adèle se sentiront, eux, écrasés psychologiquement et moralement. Socrate cherchera à surmonter la tragédie par le travail, se lançant dans des affaires rendues plus difficiles à la suite de la Crise et lui et sa femme n'auront qu'une joie, celle d'avoir leur petit-fils et leur fille auprès d'eux, dans leur appartement de Holland Park, non loin de l'école de Notre Dame de Sion. J'ai surtout connu mon Papou pendant ces années de séjour à Londres. Pourvu d'une très forte présence, calme, posé, il contrastait avec ma Mémé, personnage trop émotif, meurtri. Socrate, finalement, est le seul « homme » de la famille. Le seul de mes « anciens », aussi, malgré les critiques que l'on puisse émettre à son encontre, à avoir cherché à construire une vie, une profession, une carrière, et à être allé de l'avant contre vents et marées. Instinctivement, je l'ai pris pour modèle, même si je n'approuvais pas le type d'affaires qu'il faisait et sans l'avoir vraiment connu au-delà de mon enfance. Mon père, lui, est l'absent et, cruellement, dans cette trame, il faut bien le dire, le perdant.

Le couple Socrate et Adèle a eu son histoire. Leurs ascendances ne peuvent être niées. Dans mes racines, elles ont autant d'importance, sinon davantage, que celles de Georges. C'est d'elles dont je tiens cette appartenance à la Méditerranée, pas seulement latine et judéo-chrétienne, mais aussi musulmane. Je me suis tout autant senti à l'aise en Tunisie, en Algérie, en Italie que dans les pays du Moyen-Orient ou du Golfe où j'ai résidé ou séjourné plusieurs fois dans ma vie. N'y ai-je pas ressenti tout particulièrement des affinités culturelles et humaines profondes : poésie, langue, ambiance, contes, environnement, art, cuisine... !

## II

### Un peu d'histoire

Toute généalogie est complexe, notamment lorsqu'elle cherche à découvrir les familles au sens le plus « large ». Comment mieux comprendre ce que nous sommes, d'où nous sommes, qui nous sommes, pourquoi nous sommes ? Comment tracer les « arbres » de nos familles et les rendre plus « vivants » par les faits et les événements qui les ont marquées, non seulement au cours de leurs vies, mais aussi et surtout « avant » et « après » leurs vies, au travers des faits, des liens, des relations qui ont marqué ascendants et descendants à certains moments précis de leur existence. Comment essayer, au-delà de ces arbres généalogiques, de former un « *génosociogramme* »<sup>6</sup> ? Quand on vous demande d'où venez-vous, un Américain vous répondra d'abord qu'il est du Texas ou du Kansas ; un New-Yorkais, de New York. Rares seront ceux qui diront d'abord, je suis d'origine italienne ou grecque ou allemande. C'est la force du « *melting pot* ». Mais tous auront une histoire complexe à raconter qu'ils ou qu'elles soient issus d'ancêtres irlandais, allemands, polonais chrétiens ou azkhenazes, grecs orthodoxes ou espagnols catholiques ou séphardites, italiens, huguenots, arméniens, etc. Un Canadien, par exemple, tiendra à bien affirmer ses origines francophones d'avant la Révolution française, en disant qu'il est du Québec et un « vrai » Français.

Tout Français que je suis, je n'ai pas la tête d'un Picard ni d'un Breton, encore moins d'un Lorrain. Nombreux sont ceux qui m'ont regardé d'une manière interrogative quand je leur répondais : « *Je suis Français* ». Je m'empressais alors de dire que j'étais de Paris, car je me sens vraiment de cette ville, même si je n'y réside plus depuis 1959. J'y retourne davantage en visiteur de passage, mais assez régulièrement. En fait, je répondais à ces interrogations de deux manières. Si j'avais le temps et si j'étais de bonne humeur : « *Je suis né de père français et de mère grecque ; le père de mon père était français de père, mais sa mère était grecque ; si ma mère était grecque par son père, sa mère était italienne ; alors, je suis un quart italien et moitié grec et un quart français tout en l'étant cent pour cent mentalement et intellectuellement.* » Lorsque j'étais, disons, pressé, j'insistais sur le fait que

---

<sup>6</sup> Dans son livre « Aïe, mes Aïeux ! », Éditions la Méridienne, Desclée de Brouwer, Paris 1993, la psychanalyste Anne Ancelin Schutzenberger nous révèle une approche passionnante basée sur ce qu'elle appelle « l'atome social » qui « *montre l'image d'une vie, de ses ramifications, de ses intérêts, de ses rêves ou angoisses.* » D'où le terme « *génosociogramme* », de « *généalogie* » homme à femmes, — *genos logos*, science des gènes, ou arbre généalogique — et de *sociogramme* — représentant des liens et des relations.

mes origines provenaient de la Méditerranée orientale, ce qui était à la fois une bonne et une mauvaise réponse.

Dans l'histoire de notre planète, un des mouvements de migrations les plus intenses dans ses influences, dans sa pérennité, date d'avant l'Antiquité, puis le développement de la culture pharaonique et égyptienne qui a précédé, sous l'Antiquité, la colonisation hellénique et phénicienne et bien plus tard celle des Romains. Après tout, sans les Grecs et les Phéniciens, que serait devenu ce merveilleux pourtour de la Méditerranée ? De Massilia à Byzance (Marseille et Istanbul), de la Mer Égée, de Chypre et Rhodes, de Smyrne (Izmir) à Adana et Alexandrette, de ce qui est aujourd'hui le Liban, la Syrie, la Palestine et Israël — Byblos, Akko, Saida, Tripoli, Tyr et l'ancienne Bérite, devenue Beyrouth — jusqu'à Alexandrie, le Caire, et Carthage. La culture hellène, phénicienne, copte, égyptienne, continue à nous influencer, nous les Méditerranéens, dans notre « moi profond ».

Au cours de l'Antiquité, les Grecs étaient avant tout des voyageurs, des marins et des guerriers allant à la découverte et la conquête de nouvelles terres, que ce soit vers les îles de Crète ou de Chypre, de Kos ou de Chios, et de Troie, sur la terre ferme d'Asie Mineure jusqu'à Colchis, au fond de la Mer Noire. Sous Alexandre le Grand, ils font même un parcours extraordinaire qui les mène jusqu'en Perse et aux confins des Indes. Des siècles plus tard, ils sont devenus négociants et entrepreneurs. Entre temps, ils ont laissé s'installer, le long des côtes de la Méditerranée, des hommes d'origine sémitique venant de Sidon et de Tyr. Les Grecs connaissaient ces hommes basanés qu'ils appelaient des « hommes rouges », des « Phoenikes », d'où l'importance de colonies phéniciennes sur le pourtour sud de la Méditerranée, mais jamais en Grèce.<sup>7</sup> Entre 1200 av. J.-C. jusqu'à 332 av. J.-C. — défaite des Phéniciens par Alexandre le Grand —, la Phénicie est une nation de commerçants, avec ses comptoirs sous forme de cités-États, à Rhodes, à Chypre, à Utica et Carthage en Afrique du Nord, à Tarshish (Cadix, dans le sud de l'Espagne). Il y a eu aussi les Arméniens, cette minorité de chrétiens d'Asie Mineure qui s'est installée, quinze cents ans avant les invasions islamiques, autour du Mont Ararat, du lac Sevan et Erevan, la capitale actuelle de ce qui est devenu — après la chute du mur de Berlin et de l'Empire soviétique — la République d'Arménie. Peuple de montagnards en constante migration et évolution, les Arméniens, cinq siècles av. J.-C, s'installent entre le Caucase et le lac Van. Devenus vassaux des Perses et des Romains, ils refusent de se convertir à la religion Zoroastre, mais acceptent l'Édit de Milan de l'Empereur Constantin consacrant la religion chrétienne. Vers 200 de notre ère, des foyers chrétiens se constituent en Arménie. Sa conversion est l'œuvre d'un apôtre : St. Grégoire, l'illuminateur.<sup>8</sup> Proclamée chrétienne en 301 après J.C., c'est plutôt

---

<sup>7</sup> Voir *A History of Greece*, par J.B. Bury, the Random House Modern Library, 1937, pages 56-70 (première édition 1913).

<sup>8</sup> Histoire de l'Arménie des Origines à 1071, page 121 (Payot Paris 1947) par René Grousset.

en 314 que l'Arménie devient politiquement la première nation chrétienne.<sup>9</sup> Son courage et son obstination ont permis la création d'une église indépendante de l'Église catholique et de l'Église orthodoxe. Pendant des siècles, elle a féroce­ment défendu son identité propre et sa religion face aux invasions des Seljuks, des Mongols, des Tatars et enfin des Ottomans. Il n'empêche que de 1299 à 1923 l'Empire ottoman a eu une présence essentielle en Méditerranée. Il s'est développé un « modèle ottoman », mais il ne faut pas confondre « Empire ottoman » et « Empire turc » : comme le dit fort bien Livio Missir : « *Tout Turc n'était pas Ottoman, mais aussi, et surtout, tout Ottoman n'était pas Turc.* »<sup>10</sup> Pour comprendre le mixage de populations qui a continué après la fin de Byzance et qui a marqué l'Empire ottoman, il faut d'abord rappeler qu'« ottoman » — l'équivalent turc étant « *osmanli* » — se rapporte au lien politique et juridique représentant la personne du créateur de l'Empire, le chef issu de la famille d'Osman. Ottoman voulant dire « chef ». Il s'est ensuite établi des relations professionnelles entre les sujets du Sultan. Il a fallu distinguer entre le chef et son Empire et les groupes ou « supernations » qui le compose : la « nation musulmane » (ümme) et la « nation non-musulmane », subdivisée en quatre groupes : la nation chrétienne orthodoxe, la nation chrétienne arménienne, la nation chrétienne catholique romaine et la nation juive. Comme Missir en a fait la synthèse : la relation professionnelle entre ces groupes se ramène à une formule : « *Aux musulmans la défense de l'État et de ses frontières, aux non-Musulmans sa sustentation économique.* »<sup>11</sup> Pendant des siècles, au même titre que les Grecs orthodoxes, les Arméniens, et aussi les Juifs, furent des citoyens ottomans jouant un rôle essentiel sur le plan tant commercial que culturel. Ainsi « *Selon la tradition, les chrétiens ottomans et les Juifs étaient (dans l'Empire ottoman) les agriculteurs, les négociants et les cadres administratifs et économiques (« les professionnels ») tandis que les musulmans constituaient la classe dirigeante du gouvernement, de l'armée et de la fonction publique. Dans ces conditions, les non-musulmans se considéraient libres de travailler, de prier et de se diriger eux-mêmes selon leur bon vouloir sous réserve qu'ils payent leurs impôts, et qu'ils se soumettent aux pratiques de la législation musulmane dans leurs relations avec les musulmans.* »<sup>12</sup> Puis progressivement, et surtout à partir du milieu du XIX<sup>ème</sup>, l'Empire s'affaiblit. Des tensions se font sentir : parmi les non-musulmans sont surtout touchés les Arméniens qui, du reste, depuis le XVI<sup>ème</sup> avaient dû se disperser devant le harcèlement qu'ils subissaient non seulement de la part des Ottomans, mais

---

<sup>9</sup> *A concise history of the Armenian People*, page 47-49, George Bournoutian (Mazda Publishers, 2002).

<sup>10</sup> Livio Missir de Lusignan, « *Persistence familiale dans la vie professionnelle : cas tirés du Modèle Ottoman* », Les Archives et les Sciences Généalogiques, Munich, Londres, New York, Paris 1992, pages 203-212.

<sup>11</sup> idem Livio Missir de Lusignan, page 204.

<sup>12</sup> Marjorie Housepian : "Smyrna 1922, the Destruction of a City", London 1971, page 27.

aussi des Kurdes. Ces derniers, que les Turcs persécutaient également, avaient été forcés de se répartir dans les six provinces où vivaient les Arméniens. Ce qui permit aux Ottomans de ne pas avoir une province ou un État Kurdistan. Depuis, les Kurdes s'opposent aux Turcs pour défendre leur identité. Mais cette présence des Kurdes n'a pas facilité non plus la vie des Arméniens. Une partie de sa population dut fuir le Nord-Est de ce qui est aujourd'hui la Turquie et installer le royaume de la « petite » Arménie, couvrant en partie la province de la Cilicie, dont la ville principale est Adana, au bord de la Méditerranée, et un territoire plus à l'intérieur vers les villes de Tarse, Urfa, Marash, Déesse et de Zeitoun. De nombreuses familles arméniennes s'installent également à Constantinople. Tous ces lieux seront le théâtre le plus sombre du génocide arménien, en 1895, 1909, 1915 et 1922.

Combien, du reste, les évènements qui ont marqué la fin de notre XX<sup>ème</sup> siècle sont-ils occultés et simplifiés ! La perspective historique de ces peuples et de ces régions, tout au long de notre premier et deuxième millénaire, aurait dû être mieux expliquée ! Devant les crises de la Yougoslavie — Bosnie, Kosovo et leurs propres génocides ethniques —, du Moyen-Orient, de la Palestine, d'Israël, du Liban, des pays du Golfe, devant ce terrorisme horrible, injuste, barbare, nos gouvernements donnent l'impression de réagir et de prendre des décisions au quotidien, au coup par coup. Ayant pour but de parer au plus pressé, d'éviter l'irréparable, l'explosion de notre planète ! Combien d'occasions manquées ou d'hésitation sont-elles dues à un manque de vision historique !? Ne nous méprenons pas, nos ancêtres et leurs gouvernements et administrations vivaient aussi au quotidien pour survivre...

Si même, à sa mort, en 1941, à Athènes, mon grand-père Socrate avait un frère à ses côtés, dont je n'ai jamais depuis entendu parler, il était un exilé et même un émigré grec d'Asie Mineure. Peut-être, comme de milliers d'autres, y est-il né, je n'ai rien pour le prouver comme je ne puis prouver une naissance à Athènes. Je ne sais pas grand-chose de lui et rien sur ses parents. Que faisaient-ils ? Étaient-ils des marchands ou des commerçants, d'abord en Grèce, puis en Asie Mineure ? Mystère ! Du reste, il est extraordinaire qu'Adèle ne m'en ait jamais parlé. Cette remarque apparaîtra souvent dans ce livre, comme une sorte de *leitmotiv*. Où Socrate avait-il fait ses études ? Il parlait parfaitement le grec, l'anglais et le français et certainement le turc. Comment était-il devenu, à l'âge adulte, cadre de la Banque Ottomane, une des plus grandes banques de l'Empire, filiale de la Banque de Paris et des Pays-Bas, d'abord à Adana, puis à Mersin et enfin à Smyrne (Izmir aujourd'hui) ? Pour avoir été affecté dans tous ces lieux, il a dû être confronté au drame de ses compatriotes, des minorités chrétiennes, des rivalités entre pays et populations en rapport avec la Sublime Porte. Dans quelle mesure en a-t-il eu conscience ? Ou s'est-il montré indifférent ou fataliste ? Pour avoir donné à ses trois enfants des prénoms de la mythologie grecque, pour s'être réinstallé en Grèce en 1939, que cherchait-il ? Un retour aux sources ? Socrate voulait affirmer, me

disait Adèle, son attachement pour le pays où il n'avait jamais vraiment vécu. C'est pour cela, disait-elle, qu'il avait tenu à donner des noms de l'Antiquité à ces enfants et à son unique petit-fils, celui d'Alexandre parmi ses «petits noms». Milon personnifiait un disciple de Pythagore, le mathématicien. Cléon était un rival de Périclès, un stratège militaire et un politicien à l'Assemblée athénienne, moqué et discrédité par Aristophane dans ses pièces et notamment dans celle des Guêpes. Pour Aristophane, Cléon était un parvenu, un démagogue. Le poète le détestait. L'histoire confirmera les faiblesses de caractère de Cléon. Quant à Hellé, selon la légende de la Toison d'Or, elle est la fille d'Athamas, roi de Thèbes, et fille de Nephele. Elle a aussi un frère, Phrixus. Lorsque leur mère meurt, Athamas se remarie avec Ino. Voulant se débarrasser de ses beaux enfants, Ino fait croire à Athamas que les dieux du Temple d'Artémis le condamnent au sacrifice suprême pour lutter contre la sécheresse qui sévit dans le pays, sécheresse provoquée par Ino. Athamas se laisse avec grande peine persuader. Mais au moment d'arriver à l'autel, les dieux s'arrangent pour sauver Hellé et Phrixus. Un bélier ailé à la toison d'or les emporte dans les airs. Phrixus s'agrippe bien à la toison et finira par arriver sain et sauf à Colchis où il retrouvera Jason et les Argonautes. Hellé, grisée par le vent et l'espace, ne peut s'agripper et lâche prise. Son frère ne pouvant la retenir, elle tombe dans la mer qui portera alors le nom *l'Hellespont*,<sup>13</sup> *la mer d'Hellé*, séparant l'Europe de l'Asie — le détroit des Dardanelles — et la Mer Noire de la Méditerranée, correspondant, de nos jours, au Bosphore.

## 1 - Les Lusignan

L'histoire des Lusignan est plus complexe... Liée à la légende de Mélusine et de Raimondin, elle est rattachée aux Croisades et au Moyen-Orient. Croisades qui ont eu des conséquences considérables. On ne peut que dénoncer les pillages des Croisés en prenant possession de Jérusalem, des Lieux saints et de Constantinople. Presque deux siècles séparent la première Croisade de Godefroi de Bouillon (1096-1099) de la huitième, celle que Louis IX, Saint Louis, avait eu à cœur de conduire. Pour des raisons jugées inexplicables, cette dernière croisade, qui quitte la France le 1<sup>er</sup> juillet 1270, est détournée vers Tunis plutôt que dirigée vers la Syrie. Dès le débarquement à Tunis, la chaleur et la peste assaillent le camp français. Saint Louis est atteint par l'épidémie et meurt le 25 août 1270, à Carthage. L'épidémie décime

---

<sup>13</sup> Apollonius, Rhodius (third century B.C.), "Argonautica, or the Quest of Jason for the Golden Fleece", édition grec ancien, en vers, avec une traduction anglaise en prose, par Edward Collieridge, New York: Limited Editions Club 1957 (Athens: Aspioti-Elka). À noter également un merveilleux livre pour enfants en langue anglaise, avec des illustrations de Padraic Colum, "The Golden Fleece", (La Toison d'Or), 1921, Macmillan Publishing Company ; nouvelle édition, 1949, Simon and Schuster.

et désorganise les Croisés. La mort du Roi laisse les Francs de Syrie dans un complet désarroi. Saint-Jean d'Acce est pris en 1291. C'est la fin du royaume de Jérusalem.

Si Jérusalem est prise par les Croisés en 1099, Al Saladin écrase en 1187 les armées franques sous le commandement de Guy de Lusignan et de Renaud de Chatillon à Hattin, près du lac de Tibériade. Il préserve la vie de Guy de Lusignan contre une rançon, mais n'épargne pas Renaud de Chatillon dont la conduite au combat n'était pas digne d'un noble. Ses armées libèrent ensuite Jérusalem. En revanche, en 1191, Al Saladin est mis en échec par Richard Cœur de Lion devant Saint-Jean d'Acce (Akko). Les Croisés ne reprennent pas Jérusalem, mais s'illustrent en 1204 par la prise et le sac de Constantinople. En 1229, Jérusalem est livré aux Francs par trahison, mais ceux-ci perdent définitivement la ville sainte en 1244. La mort de Saint Louis met fin à cette fantastique et tragique épopée.

On ne peut, au fond, imaginer, au-delà des combats proprement dits, tout ce qui a pu marquer cette époque : les luttes d'influences, les alliances et contre-alliances entre chrétiens et musulmans, les épousailles et les séparations, les échanges tant commerciaux que culturels ; enfin, les mouvements de population. Ajoutons que les « Franj »,<sup>14</sup> au-delà de leur passion de détruire ou de piller, ont appris l'arabe et — une de leurs plus grandes victoires — se sont adaptés aux coutumes des pays. Leur désir de faire souche dans les pays dans lesquels ils se sont installés calma leur passion pour la destruction et le pillage. Parmi eux, Baudouin 1<sup>er</sup> a joué le rôle de « *fondateur d'empire et d'un politique, organisateur et colonisateur.* »<sup>15</sup> Mieux encore, il est le premier de ces Franco-Syriens, perpétués tout au long des siècles, le premier de ces « *Créoles établis en Orient sans désir de retour — les Poulains, comme on les appela...* »<sup>16</sup> Autre observation très importante, rapportée par Amin Maalouf<sup>17</sup> : « *...à Jérusalem la succession (chez les Franj) se passait généralement sans heurts ; un conseil du royaume exerçait un contrôle effectif sur la politique du monarque et le clergé avait un rôle reconnu dans le jeu du pouvoir. Dans les États musulmans, rien de tel. Toute monarchie était menacée à la mort du monarque, toute transmission du pouvoir provoquait une guerre civile...* » Et Maalouf de conclure que, sans porter un jugement incriminant quiconque, on ne peut que se contenter de remarquer que cette question de bonne gestion publique se pose « *toujours, en des termes à peine différents, dans le monde arabe de la fin du XX<sup>me</sup> siècle.* »<sup>18</sup> Que pourrions-nous dire sur notre Moyen-Orient moderne écartelé par des querelles millénaires, disons-le bien, au regard de la Palestine et, tout récemment, de l'Iraq !

---

<sup>14</sup> Argot arabe pour « Francs ».

<sup>15</sup> René Grousset, *Histoire des Croisades*, Paris, Librairie Plon, 1935, tome I, page 313.

<sup>16</sup> René Grousset, tome I, page 316.

<sup>17</sup> Amin Maalouf : « *Les Croisades vues par les Arabes* », J. Lattes, Paris 1983, pages 280.

<sup>18</sup> Amin Maalouf, *ibidem*, page 283.

Pour comprendre la généalogie « historique » des Lusignan, il faut rendre compte des concours de circonstances qui les ont placés au cœur de cette grande dramatique que sont les Croisades. Il faut aussi comprendre toute la poésie et la magie qui marquent le nom de Lusignan, *lusingare* en italien, celui qui flatte, cajole, charme, dont le blason évoque la légende de la sirène, de la nymphe, de la femme moitié femme et moitié poisson, la femme serpente. La « fée » des Lusignan est, ne l'oublions pas, la Mélusine, une jolie dame qui parcourt les bois du Poitou, née de ce terroir et non pas, comme on l'a prétendu, une descendante de Merlin ; elle n'est ni celtique ni méditerranéenne, mais sa descendance le deviendra. C'est une grande maligne. En épousant Raimondin, seigneur du Poitou, sous réserve qu'il ne cherche pas à savoir ce qu'elle fait le samedi, elle fait sa fortune et lui fait plein d'enfants. Les Lusignan feront d'elle une légende et par la fortune qu'ils accumuleront, deviendront des barons très puissants à la cour de France, à l'époque de l'amour courtois et des Croisades. Mélusine est aussi la « mère luzienne », déesse de la mer, de la fécondité et de la lumière.

C'est Amaury de Lusignan qui, venu du Poitou à l'occasion de la première croisade, a suscité l'alliance entre la maison royale de Jérusalem et sa famille. Amaury s'est allié par mariage à la famille des Ibelin en épousant Échine, fille de Baudouin, sire de Ramla et de son épouse Richilde, fille du seigneur Gormanond de Bethsan : la maison des Ibelin ayant joué un grand rôle en Terre Sainte et en Syrie franque. Amaury incite son frère Guy à quitter le Poitou et à le retrouver en Terre Sainte. Grâce à Amaury, allié à la maison des Ibelin, Guy se joint à la troisième croisade et devient chef de guerre et roi ! En apprenant les aventures de Guy, son aîné, Geoffroy à « la longue dent », fort en gueule et très bonne lame, s'écriera : « *Si par le caprice d'une héritière, Guy est devenu roi, pourquoi ne deviendrait-il pas Dieu !* »<sup>19</sup> La vérité est que Guy n'avait pas une forte personnalité, il était même plutôt gauche et « simple ». Mais c'était « un beau chevalier » dont s'éprit aisément Sibylle, la fille aînée de Amaury I<sup>er</sup>, roi de Jérusalem — aucun lien de sang avec les Lusignan —, et de Agnès de Courtenay, sœur du roi lépreux Baudouin IV, princesse franco-syrienne, comtesse de Jaffa, épouse de Guillaume de Montferrat.

Par son mariage avec Sibylle, Guy devient roi de Jérusalem de 1186 à 1192. Ses erreurs de jugement et sa défaite à Hattin, en 1187, devant les troupes de Al Saladin, démontrent son indécision et son incapacité à s'imposer face à l'aristocratie franque. Fondateur de la dynastie des Rois de Chypre, il est nommé seigneur de l'île de 1192 à 1194, par la bonne grâce des chefs croisés et notamment celle du roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, tous préférant voir Guy à Chypre plutôt que sur le continent, et ce, pour une foule de raisons, pas seulement en conséquence du désastre de Hattin qui fut suivi par la perte de Jérusalem. C'est Amaury II de Lusignan qui deviendra le premier Roi de Chypre, de 1194 à 1205, mais aussi Roi de Jérusalem, de 1197 à 1205 : d'abord à la suite d'un nœud d'intrigues avec les Croisés, notamment génois,

---

<sup>19</sup> René Grousset, Histoire des Croisades, Tome II, page 690.

soucieux d'utiliser la Croisade à des fins commerciales ; ensuite, par son mariage avec Isabelle, la fille d'Amaury 1<sup>er</sup> de Jérusalem et de Marie Comnène.<sup>20</sup> Cette première dynastie, issue, selon René Grousset, de Hugues VIII de Lusignan, comte de la Marche, perdure par suite d'une alliance entre Isabelle fille de Hugues 1<sup>er</sup>, roi de Chypre de 1205 à 1218, et d'Alix fille de Henri de Champagne et d'Isabelle de Jérusalem, avec Henri d'Antioche, fils cadet du prince d'Antioche, Bohémond IV. Cette union est d'importance à deux titres : elle ouvre la porte à une seconde dynastie des Lusignan, ceux d'Antioche — Isabelle met au monde un fils, Hugues III le Grand, d'Antioche-Lusignan, roi de Chypre de 1267 à 1284 et roi de Jérusalem de 1269 à 1284 — et Hugues sera le premier Roi à le devenir par une lignée féminine et non plus mâle.

Hugues III le Grand d'Antioche-Lusignan apparaît dans l'histoire de Chypre comme un homme d'action, un soldat et un protecteur des lettres et fondateur de monastères. Il épouse Isabelle d'Ibelin, fille de Guy d'Ibelin, connétable de Chypre. Ils ont quatre enfants qui ne cesseront de s'opposer entre eux pour conserver une part du pouvoir. À noter cependant qu'un de leurs descendants, Guy, deviendra roi d'Arménie, de 1342 à 1344 qui, sans descendant lui-même, laissera le trône à son neveu Léon, le fils de son frère Jean, mort en 1343, devenant ainsi Léon V, dernier roi d'Arménie, de 1374 à 1375. C'est le seul descendant d'une branche des Lusignan, par les femmes — Isabelle —, qui soit enterré à la Basilique des Rois de France de Saint-Denis, Léon étant décédé en 1383, à Paris.

Le dernier roi de Chypre est Jacques II le Bâtard, qui règne sur Chypre de 1460 à 1473. Il épouse la fille du Doge de Venise, Catarina Cornaro. Ils ont un fils qui naît l'année de la mort de son père et qui ne survivra qu'un an. Il est *le dernier Lusignan de la dynastie royale*. De fait, les Lusignan terminent tragiquement leur dynastie royale. Les zizanies, les haines, les intrigues, les petites guerres entre prétendants au trône, légitimes ou bâtards, leurs épouses issues des Bourbons ou des Paléologues, rêvant, voulant le pouvoir, tout ceci ne peut qu'inciter à dresser une fresque romanesque sur des personnages plus odieux que chevaleresques.

La fin du Royaume de Chypre est marquée par un déclin de l'influence franque et de la langue française. Les seigneurs de l'Île deviennent des polyglottes. D'ailleurs, du XI<sup>ème</sup> au XIII<sup>ème</sup> siècle, on parle, à Chypre, aussi bien français que latin, grec ou même arabe. Conseillers et administrateurs sont grecs ou italiens ou même syriens. Ils forment la nomenclatura du Royaume. Les jeunes Chypriotes<sup>21</sup> se rendent en Italie à l'Université de Padoue pour poursuivre leurs études. Ils deviendront les nouveaux cadres de l'île.

---

<sup>20</sup> Il faut noter qu'avant Amaury II de Lusignan, Isabelle épouse d'abord Onfroi IV de Toron, puis Conrad de Montferrat, seigneur de Tyr et héritier du royaume de Jérusalem en 1191, mais mort en 1192. Elle épouse ensuite Henri, comte de Champagne, roi de Jérusalem de 1192 à 1197. La flexibilité dans les unions et les désunions, les décès précoces précipitaient et dénouaient mariages et alliances. Ces péripéties faisaient partie de la politique.

<sup>21</sup> Voir «La France aux Portes de l'Orient, Chypre XII<sup>ème</sup>-XV<sup>ème</sup> siècle », collection Centre Culturel du Panthéon, page 33, article de Rudt de Collenberg.

Chypre perd progressivement son influence commerciale au profit de Venise. Le déclin tant politique qu'économique incite les mamelouks d'Égypte à attaquer l'île en 1426 et à l'occuper en partie. Elle devient vassale et tributaire d'un paiement annuel au Sultan d'Égypte. Après en avoir pris le contrôle en 1489, le Doge de Venise Cornaro, père de Catarina, qui s'était obstinée à rester Reine de Chypre de 1473 à 1489, accepte cette position de vassalité à l'égard de l'Égypte qui, en fait, le soumet aux caprices de la Sublime Porte. Chypre ne sera plus Franque. Elle devient Vénitienne avant de tomber, en 1578, sous la mainmise complète de la Sublime Porte. Dans l'ouvrage déjà cité, « La France aux Portes de l'Orient : Chypre XII<sup>ème</sup>-XV<sup>ème</sup> siècle », Rudt de Collenberg fait une remarque assez déplaisante. S'il est exact qu'à la suite de la mort des descendants de la branche régnante les fils et filles illégitimes de Jacques II, mais reconnus par leur père, meurent en 1536 et 1553, et qu'alors la branche régnante s'éteint, il n'aurait pas dû affirmer que la pérennité du nom n'était plus assurée et que personne ne pouvait dorénavant prétendre à être un descendant de cette famille. En tout état de cause, il a eu tort d'ignorer qu'après la triste fin de Catarina Cornaro, la pérennité du nom est alors assurée par un des fils (bâtard) de Janus 1<sup>er</sup>, 13<sup>ème</sup> roi de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie, de 1374 à 1432. Celui que j'ai toujours appelé « notre oncle Phébus », qui se réfugie à Schio après la prise de Chypre par les Vénitiens, mais qui était déjà en opposition avec la couronne de Chypre sous Charlotte, épouse de Louis de Savoie, et sous Jacques II. Phébus, Sire de Sidon, Ambassadeur en Europe, Maréchal d'Arménie, représentant de son frère Jean II, épouse une Isabelle Babin et de cette union naîtront Hugues et Éléonore de Lusignan. Mais ne nous perdons pas trop dans la généalogie et sautons plusieurs siècles pour retrouver au début du XIX<sup>ème</sup> mes aïeuls : arrières-grands-parents, Simon Clément et Annunciata.

## 2 - Les Roux et les Mamachi de Lusignan

Simon Clément Roux est né à Marseille en 1790, fils de Clément Roux, né à Arles et de Euphrosine Guirard, née à Saint-Tropez. Il devient instituteur et va s'installer à Smyrne en 1815. Quant à Annunciata (Annonciation) de Lusignan, elle est née à Smyrne en 1808, fille de Pierre II Mamachi de Lusignan,<sup>22</sup> courtier de commerce, né (en 1780) et mort (en 1824) à Smyrne, et de Antoinette Bargigli, née également à Smyrne en 1787.

Pierre II était le fils de Jacques III Mamachi de Lusignan. Le père de Jacques III était Pierre 1<sup>er</sup>, « drogman » de France, c'est-à-dire interprète officiel de la France, d'abord à Schio — Chios, de nos jours, appartenant à la Grèce, située en mer Égée au large des côtes turques —, puis à Smyrne entre 1743 et 1761. Son épouse, en secondes noces, était Félicie de Stefani, la mère

---

<sup>22</sup> De là vient le lien direct des Missir de Lusignan et des Roux de Lusignan (voir plus loin des éclaircissements complémentaires).

de Jacques III. L'un des frères de Pierre 1<sup>er</sup> était le Chevalier Vincent Mamachi — né à Schio en 1697 et mort à Versailles en 1786 —, chancelier du consulat de France, à Alep, en 1728, et commissaire des galères, en 1737, à Marseille, ayant obtenu sa « naturalité » française par la grâce de Louis XV — original aux Archives Nationales de Paris en date de 1721 — et suivi de lettres de patentes en date de 1746, confirmant sa noblesse. Il avait été considéré jusque-là comme un simple « citoyen de l'île de Schio ». Ce certificat de nationalité française de Vincent Mamachi de Lusignan rejaillit, forcément, sur tous ceux qui lui sont liés d'une manière ou d'une autre.

Cette dynastie des Mamachi Lusignan est née à la suite de la demande de la communauté chrétienne de nommer Nicolas de Lusignan évêque de Famagouste avec comme surnom, Mamaki, ou Mamaky ou Mamachi, selon la coutume chez les Grecs, sans que personne n'ait précisé dans aucune archive ce que ce surnom signifiait.<sup>23</sup> Mamachi signifiait, en fait, « prince » en arménien. Nicolas Mamachi avait eu deux fils : Zacharie 1<sup>er</sup>, Jacques Mamachi de Lusignan et Dom Thomas Mamachi de Cardona. Quand Chypre est prise par les Ottomans, Zacharie décide de la quitter et de s'installer à Schio — comme l'avait fait Phébus après l'abdication de Catarina. Quant à Thomas, il émigre en 1578 en Espagne où il est adopté par les Cardona, une famille de Grands d'Espagne de Madrid. En 1823, la fille de Pierre II Mamachi de Lusignan, Annunciata, épouse, à Smyrne, Simon Clément qui y avait créé une école française. Entre 1825 et 1844, ils ont douze enfants, tous nés à Smyrne de père français, dont mon grand-père, Charles Simon, né en 1830. En 1845, le 5 novembre, mon arrière-grande-mère meurt de maladie, d'épuisement plutôt, après avoir mis au monde tous ses enfants. Veuf, Simon Clément se retrouve seul pour les élever. À une croisée de chemins, dans sa vie professionnelle, il allait être affecté, deux ou trois ans plus tard, à Constantinople, pour diriger une école française semblable à celle de Smyrne. Aussi, selon la tradition de l'époque, dans de telles circonstances, une parente de la morte se charge d'aider. La sœur cadette et célibataire de Annunciata, Sylvie, est tout naturellement désignée pour tenir ce rôle et pour suivre toute la famille dans la capitale de l'Empire. Simon Clément aurait épousé Sylvie, le 1er novembre 1846, en l'église Saint-Polycarpe de Smyrne, un an après le décès d'Annonciata. Quelques années passent et une petite fille, Marie-Antoinette, naît le 24 janvier 1854. Simon Clément meurt le 11 mai 1855, à l'âge de 65 ans, à Constantinople, après avoir réussi à créer, dans la capitale, l'école de ses rêves, pour y développer la culture de la langue française. École qui serait devenue l'embryon du célèbre Lycée Galatasaray. Marie-Antoinette étant morte en bas âge, il n'apparaît aucune autre descendance de Sylvie.

---

<sup>23</sup> Il faut souligner ici le travail de recherches généalogiques de Livio Missir Mamachi de Lusignan, cousin plus que rapproché, smyrniote de naissance et marié, résident en Belgique. De ces travaux est tiré tout ce qui concerne notamment les lignées Lusignan-Mamachi et Mamachi-Cardona. Livio Missir suscite dans ses recherches enthousiasme et persistance. Qu'il reçoive l'expression de mon hommage et toute mon affection.

Pour bien comprendre mon ascendance, et au risque de me répéter, Annunciata et Simon Clément sont mes arrière-grands-parents et Charles Simon, l'un de leurs nombreux enfants, est mon grand-père. Annunciata étant une descendante de la famille des Lusignan, c'est par elle et par elle seule que tous les descendants qu'elle a eus grâce à son union avec Simon Clément Roux, et leur propre descendance, sont liés d'une manière indirecte à la lignée des Lusignan.

Quels que soient les trépidations, les dits et non-dits, les affirmations sur les vrais ou les faux Lusignan qui ont entouré la « pérennité » du nom que je porte, je tiens à souligner et affirmer avec force que ce qui est formidable est d'avoir derrière soi, en premier lieu, cette fantastique, oh ! combien dramatique et tragique épopée des Croisades, et, en second lieu, d'avoir — un peu plus proche de soi, tout autant par mon père et mes grands-parents paternels que par ma mère et mes grands-parents maternels — ce lien, cette affinité, ces gènes avec cette Méditerranée orientale, son Antiquité et son Empire byzantin et ottoman dont nous subissons toujours l'influence et la présence dans ce Troisième Millénaire. C'est de cela que je remercie le Ciel et dont je suis fier. Le nom est important certes, mais les gènes, les affinités, les cultures dont nous venons font toute la différence. Quant au lien qui aboutit aux Roux de Lusignan, il s'explique ainsi : Annunciata avait un frère aîné, Jacques IV, Joseph, Gaétan, drogman et chancelier du Consulat Général de Toscane à Smyrne. Jacques IV, marié, mais sans descendance, décide d'adopter son neveu, banquier et négociant, Charles Simon — et d'en faire son héritier — dans son testament, daté de 1859 et légalisé par le chancelier du Consulat de France à Smyrne en 1860, l'année de sa mort. Jacques déclarait Charles Simon « *héritier de mon nom, titre et tous mes droits* » et lui ordonnait « *de recourir auprès de qui de droit pour reconnaître comme tel lui et ses descendants.* » Ce qui est troublant, sans ce que cela ne change en rien la décision prise, c'est que Jacques IV ait décidé d'adopter Charles Simon et d'en faire son unique héritier sans avoir eu l'idée d'adopter bien plus tôt son beau-frère, Simon Clément, notamment après le décès de sa sœur ? Ou bien est-ce à la fin de sa propre vie qu'il a ressenti le besoin de faire passer son nom à la postérité ? C'est fort possible. Quel que soit l'angle sous lequel on veuille bien la présenter, c'est une histoire bien complexe. En tout cas, elle a créé beaucoup d'embrouilles. Ce qui, néanmoins, n'aurait pas dû autoriser Rudt de Collenberg à affirmer, avant sa mort en 1993, que tous les Lusignan, Roux de, Roux seul, Mamachi Missir de Lusignan sont faux et n'ont rien à voir avec « *l'histoire des descendants de Mélusine* » !

En parcourant actes ou extraits d'actes de naissance ou de baptême, actes de mariage ou de décès, dans l'hypothèse qu'ils puissent être trouvés, d'où sommes-nous, d'où venons-nous sinon, au fond, de ces « petites » gens qui sont partis à l'aventure et qui ont tenté leur chance dans l'armée, le négoce, l'enseignement, la finance ou le commerce ? Après tout, les Croisés étaient accompagnés d'un ensemble disparate, mais assez fantastique et

fabuleux de chevaliers, d'aventuriers, de paysans, d'artisans, de religieux, de saints et de brigands qui ont, au nom du Seigneur et de la Croix, volé et pillé, acheté et vendu, sauvé, délivré et tué, bâti, créé et détruit. Ils se sont mariés, ils ont eu des enfants, des esclaves... et ont fait souche dans l'Empire ou une sous-région comme l'Asie Mineure. Autant mes grands-parents maternels, les Draghi de Naples et de Bari, que les Roux de Marseille ont eu des familles nombreuses. J'ai appris très tardivement l'existence de cette famille. Je ne connaissais, en vérité, de nom, que mon grand-père Charles Simon, très impressionné à l'idée qu'il fût né l'année des Trois Glorieuses — 1830 — et puis celui de mon arrière-grand-père, Simon Clément, né au début de la Révolution française. À l'exception de Simon Clément, baptisé à Marseille, une partie de ce petit monde a été baptisée à l'église Saint-Polycarpe de Smyrne ou à Constantinople ou à Prinkipo — aujourd'hui Buyukada — et dont tous les actes de baptême, doivent se trouver, comme celui de mon père Georges, à l'église de Santa Maria du Péra, à Istanbul. Étudier les arbres généalogiques requiert beaucoup de connaissances et d'expertise. On découvre des faits et des événements qui s'interprètent souvent selon la motivation des recherches. Il y a parfois des « faits » qui ne sont, en réalité, que le fruit de présomptions.

Nous l'avons déjà dit : Jacques de Lusignan, frère aîné d'Annunciata, fait de Charles Simon son unique héritier. Il l'adopte et lui donne son nom. Mais pourquoi Charles Simon ? Il n'était pas le fils aîné de Simon Clément, puisqu'il est né à Smyrne en 1830, le 10 mai, plus précisément, et qu'il avait un frère, Pierre Simon, né le 9 mars 1828. Normalement, c'est ce dernier qui aurait dû être l'héritier de Jacques : est-il tombé gravement malade ou Jacques n'aimait-il pas son premier neveu ? Il fait dresser l'acte à la fin de sa vie, en 1859 — en fait, deux mois avant sa propre mort à Salonique —, quatorze ans après la mort de sa sœur et quatre ans après la mort de son beau-frère, Simon-Clément. Charles Simon a alors vingt-neuf ans. On pourrait aussi supposer que Pierre soit décédé dans les premières années de sa vie, de maladie ou d'un accident. Ce qui est plus bizarre est que Jacques, faute de descendant, ait attendu si longtemps pour se donner un héritier et assurer ainsi la continuité de son nom. Il aurait pu transmettre son héritage et son nom à Simon Clément. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? En réalité, il faut savoir qu'Annunciata avait un frère jumeau, Joseph Antoine — 1808-1868 — frère cadet de Jacques. Joseph était instituteur à Smyrne (Bournabat) et avait épousé Victoire-Césaire Bassetti en 1835 dont il a eu un fils, Pierre III Auguste de Lusignan — né le 16 mars 1843 et mort le 22 août 1918. Pierre devient pharmacien à Bournabat et épouse une Pauline Polixene Ioanou, Grecque orthodoxe, morte le 17 mars 1941, sans descendance. Aussi, Pierre III Auguste est réellement le dernier descendant direct de la lignée mâle des Mamachi de Lusignan de Chypre et de Schio. Les faits sont bien officiellement confirmés et consignés. Cependant, et à sa décharge, Jacques IV, qui se sentait mourir, a préféré, faute d'héritier

mâle, nommer son héritier, de ses biens et de son nom, Charles Simon, dans le but avant tout d'assurer en tout état de cause la lignée du nom de Lusignan. Son autre neveu Pierre Auguste, fils de son frère cadet, n'était après tout qu'un mineur de 16 ans. Il avait la capacité et le droit de nommer Charles Simon bien que son acte fût contesté, sans conséquence juridique, par suite d'une démarche de Pierre Auguste, bien plus tard après la mort de son oncle. En nommant son neveu Charles Simon son héritier et en l'autorisant à porter son nom, Jacques III n'a fait que créer une nouvelle descendance indirecte des Lusignan. De fait, Jacques a assuré la pérennité du nom de Lusignan par Simon Clément Roux, Annunciata et, surtout, par Charles Simon Roux.

Des douze enfants de mon arrière-grand-père Simon Clément, je n'ai pu en situer que quatre : mon grand-père Charles Simon, né en 1830 ; Oswald Jean, né en 1831 ; Simon Antoine, né en 1836, et Jacques Simon, né en 1839, tous de Smyrne, plus précisément de Bournabat, un des quartiers « bourgeois », le « Neuilly » d'Izmir. Jacques, frère de Charles Simon, donc mon grand-oncle, est celui des enfants qui, à 41 ans, a déclaré le décès de Charles Simon au consulat de France.<sup>24</sup> Oswald Jean, mon grand-oncle, frère cadet de Charles Simon, mon grand-père, a eu une vie plus qu'honorable de « bon père de famille » après avoir épousé, en 1855, Anne Savary, à Constantinople. Ils ont eu deux fils : Nicolas Jacques et Léonard, tous deux nés à Constantinople, le premier, en 1865 ; le second, en 1868. Nicolas Jacques a eu cinq fils dont Oswald Nicolas, né en 1890 à Constantinople et qui s'est réinstallé en France après avoir été pris dans les tourmentes et les guerres des deux premières décennies de notre siècle. Le peu que je sais de Oswald Jean et de ses descendants m'a été communiqué par lettre par un de ses petits-neveux, Georges Roux qui a pris, vers 1985, sa retraite du Quai d'Orsay. Nous avons eu un échange de correspondance pendant plus d'un an, en 1983-1984. Nous avons essayé de nous voir, en vain, par suite de nos voyages planétaires respectifs et nous nous sommes parlé deux fois par téléphone. Les lettres de Georges Roux non seulement étaient un plaisir de lecture, mais m'ont appris beaucoup, tout en laissant des zones d'ombres. Ce qui est dommage, c'est que depuis sa retraite, je n'ai plus eu de rapports avec lui. Dernier point : pourquoi diable Jacques IV de Lusignan, frère d'Annunciata, tout en faisant l'héritier de tous ses biens à son neveu Charles Simon, n'a-t-il pas donné son nom à ses autres neveux, c'est-à-dire aux frères de Charles Simon, mon grand-père, par exemple Oswald Jean, né en 1831 et Jacques Simon, né en 1839 ? Il y aurait ainsi eu une pérennité du nom bien plus nette et équitable. De là, en grande partie, proviennent les complications qui se sont créées, dans le contexte de l'époque, par suite des deux « ménages » de mon grand-père Charles Simon et hélas ! de sa mort prématurée. Le premier ménage est celui qu'il forma avec Marie Caplan, seul mariage reconnu comme légitime, selon l'Acte de décès de mon grand-père, celui-ci étant considéré comme négociant, bien que j'eusse cru

---

<sup>24</sup> Consulat de France, n° 143 État Civil, Constantinople.

qu'il fut aussi banquier, Marie Caplan étant propriétaire. De ce premier lit sont nés, en 1856, Antoine Charles et, en 1857, Jacques. Antoine Charles a eu deux fils, le premier, prénommé Antoine, en 1884, lequel a eu un fils, Roland, né en 1924 — nous en reparlerons à la fin de cet ouvrage quand je rencontrerai Roland, en 1955. Quant au second ménage, ou second lit, celui de Charles Simon et d'Agathe Joannides, il résulte d'une séparation de corps entre Charles Simon et Marie Caplan, officialisée seulement le 26 mai 1868 par le tribunal consulaire de l'Ambassade de France à Constantinople. Entérinée, par la suite, par la cour d'Aix en Provence — en même temps, pour des raisons que j'ignore, qu'une affaire d'exploitation d'un bassin minier sur la Mer Noire — ce qui donne à penser que Marie Caplan quitte Constantinople pour la France, mais c'est une simple supposition. Il est aussi entendu que, selon la séparation de corps et la décision du Tribunal Consulaire, l'aîné des enfants, Antoine Charles, poursuivrait ses études au Collège Sainte-Barbe à Paris et le jeune Jacques serait mis en pension jusqu'à l'âge de 12 ans.<sup>25</sup>

Charles Simon a certainement dû laisser des biens à sa seconde famille, d'autant plus qu'il connaissait trop bien la mentalité et la turpitude, sinon la jalousie de son entourage, notamment au sein de la colonie française.<sup>26</sup> C'est du reste pour cela qu'il a tenu, outre son propre domicile,<sup>27</sup> à avoir un domicile, pour sa seconde femme et ses enfants, à Prinkipo.<sup>28</sup> D'autre part, Charles Simon a reconnu et fait baptiser les cinq enfants nés de cette union — Alfred (1865), Paul et Virginie, des jumeaux (1867), Simon (1868), et le petit dernier, mon père, Georges (1873) — soit dans l'église catholique de Prinkipo, soit au Péra de Constantinople —, les registres de l'église Sainte-Marie du Péra en sont une preuve. C'était, à ses yeux, une démarche indispensable, Agathe Joannides étant de nationalité grecque et de religion chrétienne grecque schismatique, c'est-à-dire grecque orthodoxe.

Charles Simon avait décidé qu'à partir de l'âge de 10 ou 12 ans environ l'éducation de ses fils se ferait en pension à Sainte-Barbe des Champs (Fontenay) et de Paris, que ce soit pour son fils Antoine Charles, l'aîné, issu de son mariage avec Marie Caplan, et ses fils d'avec Agathe Joannides,

---

<sup>25</sup> Cf Charles Galassi, *la Maison des Lusignan d'outre-mer*, Éditions Laumond, Paris 1974.

<sup>26</sup> Une lettre en date du 21 juin 1881 en provenance de Constantinople d'un certain G. Castelli adressé au directeur du collège Sainte-Barbe est un bel exemple de vilénie toute gratuite puisqu'elle le prévient qu'il a accueilli dans son établissement des enfants adultérins d'un homme qui se prétendait à tort être un descendant des Lusignan d'outre-mer, affirmant qu'il était au banc de la société de la Sublime Porte et notamment des milieux de l'Ambassade de France. Qui était ce Castelli et dans quel but a-t-il écrit cette lettre, sans compter ce qu'il a pu vilipender dans la capitale ottomane ? Cela n'a plus d'importance aujourd'hui, mais a pu avoir eu des conséquences et entretenir des malentendus dans l'affaire de la pérennité du nom des Lusignan.

<sup>27</sup> Méhémet-Ali, n° 3 à Constantinople.

<sup>28</sup> Aujourd'hui, la plus grande des îles des Princes, Buyukada, dont nous avons déjà parlé, connue comme un très célèbre centre de villégiature pour la haute aristocratie et bourgeoisie ottomane et aujourd'hui turque.

Alfred, Paul, l'un des deux jumeaux, Simon et probablement Georges — certainement, selon ma mère Hellé. Dans les Archives de la ville de Paris,<sup>29</sup> il existe des cartons poussiéreux sur tous les élèves du Collège Sainte-Barbe, établissement privé, ouvert, en principe, à une certaine classe et élite. Les appréciations, les notes des enfants, la correspondance avec leurs « tuteurs », les lettres de leur père sur un papier à lettre aux initiales CL, sous la couronne « princière » (sic), avec le Directeur du collège, Monsieur Maurice Dubrif, sont très révélatrices de l'ambiance et du style de l'époque, et de cette famille. Il convient aussi de constater que les quatre enfants — Antoine (le Charles Antoine de Marie Caplan) Alfred, Paul, et Simon — sont inscrits sous le nom de Lusignan alors que leur père signe « Ch. R. de Lusignan ».

Charles Antoine est entré à Sainte-Barbe en juillet 1866, à 10 ans, donc dix ans avant Alfred, Paul et Simon. Il a comme correspondante Madame Edwards, chez Monsieur Merton, banquier, 4 rue de la Paix. Dans une lettre de Charles Simon du 29 août 1866, il décrit ainsi son fils au Directeur du Collège : *« Il sait un peu lire et écrire le français qu'il parle difficilement à cause de sa mère qui est d'ici. J'espère cependant que sous peu avec votre habile concours l'enfant deviendra un bon et excellent sujet. Il le doit d'ailleurs et à son nom et à sa famille. »* Or, l'un des bulletins de Charles Antoine, en 7<sup>ème</sup>, indique son absence de désir de bien faire, un travail insuffisant, une certaine légèreté et de l'inattention. Il reste à Sainte-Barbe jusqu'en 6<sup>ème</sup>, je crois, plus précisément jusqu'à l'année scolaire 1869-1870, c'est-à-dire environ deux ans après la séparation officielle de ses parents. Cependant, les Archives ne contiennent aucune autre indication au-delà de la 7<sup>ème</sup>... Où a disparu Antoine, a-t-il retrouvé sa mère ? Mystère ! Il faut pourtant rappeler que 1870 est marqué, en France, par l'invasion des troupes de Guillaume et de Bismark. Quelques années plus tard, le 27 août 1877, Charles Simon écrit de Constantinople à Monsieur Dubrif, Directeur du Collège : *« Cher Monsieur et ami, Permettez-moi de me rappeler à votre bon souvenir, après sept ans, pour mes deux jeunes fils Alfred et Paul (...) et veuillez me laisser croire qu'ils trouveront auprès de vous et de mon très honorable ami, Mr. Guérard, l'accueil bienveillant que vous avez bien voulu faire à mon fils aîné lorsqu'il y a onze ans je le confiais à vos soins... »* Charles Simon ajoute qu'il convient d'être plus sévère avec eux qu'avec Antoine, car ils sont moins doués... (?) Alfred et Paul sont admis à Sainte-Barbe le 3 septembre 1877, le premier en 7<sup>ème</sup> et le second en 8<sup>ème</sup>. En 1879, Simon Zacharie, le troisième fils de Charles Simon et d'Agathe entre en 7<sup>ème</sup>, donc à 11 ans, à Sainte-Barbe après avoir commencé ses études chez son père à Constantinople. Le dossier de chaque enfant contient des informations parfois superficielles, détaillées et contradictoires, par rapport notamment aux lettres de leur père ou de leurs correspondants qui y sont annexées. Sur les fiches d'Alfred et de Paul, Charles Simon est banquier, domicilié à Prinkipo (île des Princes), sur celle de Simon Zacharie, il est rentier... au même domicile.

---

<sup>29</sup> Archives de Paris, côte D 50 Z / 71.

Charles Simon a une correspondance avec le directeur de Sainte-Barbe pour préserver sa réputation et celle de ses fils qui s'avèrent, selon ses contacts à Paris, comme étant assez difficiles. Sur le plan scolaire, « on » semble satisfait des quatre enfants — le collègue, c'est mon interprétation, se devant de les garder pour des raisons purement matérielles. « On » est content d'Alfred « *malgré quelques aspects de légèreté et d'indiscipline très regrettable.* » Il passe de la 7<sup>ème</sup> à la 6<sup>ème</sup> sans difficulté, puis en 5<sup>ème</sup> ; il aurait fait sa 4<sup>ème</sup> B en 1879-1880 et enfin, en 1880-1881, il serait entré en 3<sup>ème</sup> B, en transférant de Fontenay (Sainte-Barbe les Champs) à Paris, rue du Panthéon. Alfred a une attitude très difficile, insolente, une indiscipline très regrettable dans ses rapports avec son frère Paul qu'il tient à dominer. Ils frôlent une inconduite — que leur père cherche à minimiser dans ses lettres au collègue — qui met en danger leur présence à l'école. Les correspondants de Charles Simon, chargés de veiller sur les enfants, notamment pendant les jours de congé, n'apparaissant pas pouvoir les contrôler suffisamment ou effectivement, changent souvent. Toutefois, il y a une correspondante qui entretient un échange de lettres assez régulier, entre 1878 et 1880, notamment avec Paul et Simon, et un peu avec Alfred. Elle semble en tout cas préférer Paul et signe A. Micout. Responsable du « rayon des corsets » du Grand Magasin du Louvre, elle donne comme adresse : 6, Bd Malesherbes. Selon certaines de ses lettres, Paul fait une meilleure impression alors qu'Alfred est le mouton noir : « *...c'est un vilain polisson* », écrit-elle. Paul a meilleur caractère. Mademoiselle Micout l'incite à être plus complaisant, à prendre soin (à la place d'Alfred) de son petit frère Simon : « *Soyez un bon frère, il est si jeune...* » et en contrepartie, elle lui promet de se rendre à Fontenay pour les voir. Paul, garçon bien élevé et plaisant, cherche à bien faire. Ce qui, du reste, ressort de ses notes et bulletins de classe. Il semble plus sérieux qu'Alfred — ce qui a pu entretenir une rivalité entre eux. Paul passe en 1878-1879 en 7<sup>ème</sup> et, en 1879-1880, en 6<sup>ème</sup> sans difficulté majeure. Il est passable, plein de bonnes intentions, parfois un peu léger, mais veut toujours bien faire. En 1880-1881, il entre en 5<sup>ème</sup> où, je cite, « *il se relâche, reprend des anciennes mauvaises habitudes de légèreté et d'indiscipline.* » Simon Zacharie, qui retrouve ses frères aînés en août 1879, au moment où il entre en 7<sup>ème</sup>, est, selon son père, « *un bon catholique, doté d'une santé excellente, très doux de caractère, mais il faut le placer dans le dortoir près du lit du maître, car il a peur la nuit...* » Ses bulletins notent cependant qu'en classe il réussirait mieux s'il était plus attentif, plus réfléchi et plus concentré dans ses études. Il passe néanmoins de la 7<sup>ème</sup> à la 6<sup>ème</sup> et son premier trimestre en 6<sup>ème</sup> est assez satisfaisant. Néanmoins, à la suite du décès de leur père, Alfred, Paul, et Simon sont obligés de quitter leur collègue, après le premier trimestre de 1880-1881. On peut se demander comment ces enfants sont rentrés à Constantinople, auprès de leur mère. On peut imaginer le désarroi d'Agathe, avec ses trois garçons orphelins de père ainsi que sa fille Virginie et son petit dernier, Georges. Charles Simon est mort jeune, à l'âge de 50 ans. De quoi ? Cœur, maladie infectieuse ? On ne sait rien. Il faut dire,

bien entendu, qu'il y a toujours eu une cassure entre les deux ménages et les rapports n'ont jamais été faciles, sinon inexistants. Non seulement, il y avait des raisons affectives ou d'ordre moral, pour certains, mais, certainement, il y a eu aussi des raisons matérielles. Marie Caplan, qui aurait été une Arabe catholique et qui était l'épouse dont le mari s'était séparé, a retrouvé, par la mort de son mari, sa position de veuve légitime et a tenu à protéger ses enfants de ceux du second lit. L'héritage de Charles Simon a en principe bénéficié avant tout à Marie, Antoine et Jacques, ceux-ci âgés de 24 et 23 ans à la mort de leur père.

Le mystère qui reste encore entier aujourd'hui, c'est l'absence de données sur ce que sont devenus Agathe et ses enfants, Alfred, Paul et Virginie, Simon Zacharie, et Georges. À la mort de Charles Simon, les enfants avaient respectivement 15, 13, 12 et 7 ans, les deux derniers étant Simon et mon père Georges. Je n'ai aucune indication sur les frères de Georges. J'ai imaginé qu'à un moment, notamment à l'âge de 10 ans, Georges avait été à Sainte-Barbe, comme ses frères et qu'il avait été pris en charge par un des frères — donc un de ses oncles — de Charles Simon. Je ne serais pas surpris de l'exactitude de cette hypothèse, en ce qui concerne Georges — pas forcément à cet âge-là — et sa sœur aînée, Virginie, qui étaient à Paris, l'un jusqu'en 1934, l'autre jusqu'à l'Occupation de Paris sous la Seconde Guerre mondiale.

Il aurait pu être utile d'en savoir un peu plus sur le frère cadet de Charles Simon, mon oncle Jacques, âgé de 41 ans quand il signe, en tant que témoin, l'acte de décès. Nous savons qu'il se serait installé à Paris en 1881, donc après la mort de son frère. Rien ne peut nous empêcher de dire qu'il y était domicilié. Dans les Archives de Paris, sur le Collège Sainte-Barbe, il n'est nulle part mentionné le nom de Jacques parmi les correspondants de ses neveux. Or, ce qui me fait soulever cette hypothèse est qu'il aurait publié un livre sur «Les Lusignan d'Outre-Mer», à l'Imprimerie F. Levé, 17, rue Cassette, en 1881, un an après la mort de son frère, sous le nom de Jacques Roux de Lusignan.<sup>30</sup> On peut supposer qu'ayant pris le nom complet de son frère, il se soit considéré comme devant être le protecteur de la famille de Charles Simon, notamment celle du second lit, comme est reconnu et baptisé selon ce nom, mon père Georges. Je le verrais bien comme tuteur de ses neveux et de sa nièce. Ce serait assez logique qu'il ait pris en charge, notamment Georges et Virginie, qui se retrouvent alors à Paris. Mais qu'est devenue Agathe ? Malgré des recherches effectuées par un très bon ami égyptien nous n'avons rien trouvé sur elle... Est-elle restée pendant un certain nombre d'années sur les bords de la Mer de Marmara ? Est-elle allée à Paris ? J'en doute. Ce que je sais seulement de ma grand-mère paternelle est qu'elle était domiciliée au Caire en 1893. C'est ce qu'indique le livret militaire français de mon père Georges (classe de 1893). Avec qui était-elle au Caire ? Quand s'y était-elle rendue, n'aurait-elle pas emmené certains de ses enfants et en particulier sa fille ? Quand y était-elle domiciliée et décédée (à quel âge) ? Nous ne savons

---

<sup>30</sup> Je n'ai pas pu mettre la main sur ce livre ni l'imprimerie Levé.

même pas sa date de naissance : en supposant qu'elle ait eu, au plus, 20 ans à la naissance d'Alfred et donc 28 ans à la naissance de Georges, elle aurait eu environ 35 ans à la mort du père de ses enfants et donc, au Caire, elle aurait pu atteindre une petite cinquantaine. Dans la meilleure des hypothèses, elle aurait pu vivre au Caire jusqu'en 1913 ? Autre hypothèse bien plus sérieuse : le nom de son père, Joannides, était un nom peu courant, d'origine grecque, connu en Égypte pour avoir créé et dirigé la pharmacie d'Alexandrie où il y avait une grande colonie grecque. Dans son désarroi, à la suite du décès du père de ses enfants, Agathe aurait pu aller chercher refuge dans cette famille, avec ses enfants, tout au moins pour un certain temps. Il se pourrait aussi que cette pharmacie ait eu une succursale au Caire.

*Nous sommes tous multiethniques et multiculturels...*

Mon père Georges retourne-t-il vraiment aux sources de son pays ? Poussé par sa mère ou confié à l'un de ses oncles, admettons qu'il rejoigne, comme ses frères, le collège Sainte Barbe, un des rares faits que j'ai récoltés d'Hellé. Ce qui consacre sa « naturalité », étant de la classe 1873, est qu'il accomplira ses obligations militaires françaises en 1893, son livret militaire en étant une preuve indéniable. Mon grand-père maternel Socrate, lui, se détourne de sa « naturalité » et s'installe en Europe occidentale, à Paris et Londres. Lui et « son gendre » sont des prototypes de ces Grecs et de ces « Francs » appelés si péjorativement, naguère en Europe, les Levantins, parce qu'installés en Asie Mineure, ou au Levant, depuis des générations. Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, nous subissons des mouvements extraordinaires de populations — réfugiés, demandeurs d'asile, migrants et immigrés légaux et clandestins, pogromes, guerres, génocide et pauvreté. Nous sommes devenus, que nous le voulions ou non, des « arabo-judéo-chrétiens ». Notre Europe d'aujourd'hui est une société multiethnique, multiculturelle, et aussi multi-religieuse, comme l'était l'Empire ottoman. Ce qui explique le développement culturel, intellectuel et spirituel de l'Europe et de notre Méditerranée. De Byzance à l'Empire ottoman se sont affirmés et ont subsisté, accompagnés de nombreux conflits, la Chrétienté, autant latine qu'orthodoxe, l'Islam et le Judaïsme. Tous ces courants, qui se sont opposés dans le passé, continuent de s'affronter de nos jours. Mais qui a établi les bases de l'Égypte moderne ? Mohammed Ali, un Ottoman venu d'Albanie, devenu Pacha, puis Gouverneur, et enfin Khédivé d'Égypte. Il fut aussi proche des Français que des Anglais et fut reçu comme un vice-roi, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, dans toutes les cours d'Europe...<sup>31</sup>

Nos politiques et nos militaires ont-ils suffisamment pris conscience des origines historiques de tous ces événements et de tous ces acteurs qui ont semé haine, violence, et misère ? Pour ma part, je suis perpétuellement hanté par les Bosniaques, les habitants de Sarajevo, les abandonnés et sacrifiés de

---

<sup>31</sup> Robert Solé, *l'Égypte, passion française*, Seuil, Paris 1997, page 61.

Bihac, Gorazde, Srebrenica et du Kosovo. Je suis horrifié par la douloureuse reprise des *intifadas* et de la guerre entre la Palestine et Israël !

Comme l'a si bien décrit Fernand Braudel, l'Empire ottoman avait des « dimensions planétaires », devenant une « économie-monde ». Il couvrait près de 5 000 km de côtes maritimes, 5 000 km de distance entre la vieille ville de Buda, en Hongrie, et Tauris aux abords de la Perse. Le Sultan régnait sur toute la Méditerranée méridionale d'Alexandrette (Iskanderon) à Alger par sa flotte et ses ports, sur l'Adriatique (en dehors de Venise), sur la Mer Noire, sur la Mer Égée, sur la Mer Rouge et le Golfe persique. Une telle masse constituait un centre de communications et de trafic commercial et humain extrêmement complexe et diversifié. C'est cette immensité et cette diversité qui rendent l'histoire de l'Empire ottoman passionnante<sup>32</sup> et dont il faut se souvenir pour expliquer notre monde d'aujourd'hui. Je me dois, par exemple, d'insister sur deux dates qui ont marqué, surtout la seconde, le début du déclin de l'Empire. D'abord en 1571, en représailles de la conquête de l'île de Chypre, une coalition des flottes d'Espagne, de Venise et de la Papauté allait causer pour la première fois une grande défaite aux flottes et armées ottomanes, dans le golfe de Lepante, au sud de l'île de Corfou. Cette défaite navale est prémonitoire. La découverte du Nouveau Monde, la fantastique aventure des Portugais de créer des ports d'attache à des fins commerciales, le marché des esclaves et, en contrepartie des épices et des pierres précieuses, permettent à l'Europe de s'ouvrir au monde, d'y pénétrer et de s'y installer. L'Empire ottoman se laissera lentement et très progressivement ronger pour être, vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, « l'homme malade de l'Europe » et de l'Asie. Bien sûr, la Méditerranée restera un point sensible d'échanges et de navigation. Les grandes puissances, comme la Russie, l'Angleterre ou la France, feront des guerres pour protéger leur liberté complète de navigation sur cette mer, pour se libérer de l'étreinte des Ottomans et du détroit des Dardanelles, pour conclure des arrangements d'intérêt commun avec la Sublime Porte et pour assurer un certain équilibre dans la région. En résumé, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, il s'est produit une interpénétration des cultures gréco-byzantines et latines par des contacts constants tant sur le plan de la théologie que de l'art. En outre, les confrontations entre les deux civilisations, au cours des Croisades, ont démontré que la culture byzantine surpassait de loin celle de l'Occident latin. Encore plus pertinent, l'Europe chrétienne n'est devenue une « civilisation » qu'à partir du VIII<sup>ème</sup> et du IX<sup>ème</sup> siècle. Pendant plusieurs siècles,<sup>33</sup> elle n'atteindra ni la puissance militaire et économique ni la réussite artistique, scientifique et littéraire des dynasties T'ang, Sung et Ming, de l'Islam du VIII<sup>ème</sup> au XII<sup>ème</sup> siècles, et de Byzance du VIII<sup>ème</sup> au

---

<sup>32</sup> Fernand Braudel, « Les Temps du Monde », « Civilisation Matérielle, Économie et Capitalisme XV<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles », Tome 3, page 467 et suivantes.

<sup>33</sup> Samuel P. Huntington, the "Clash of Civilizations and the Remaking of World Order", a Touchstone Book, Simon and Schuster 1996, page 50.

XI<sup>ème</sup> siècles. Le « démarrage » de la civilisation européenne date de la période du XI<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles. Braudel, dans sa Grammaire sur les Civilisations,<sup>34</sup> a joliment décrit cette lente et longue évolution de l'Europe moderne : « ...les biens culturels arrivaient alors au compte-gouttes, retardés par les lenteurs des voyages. Si l'on en croit les historiens, des modes chinoises de l'époque des T'ang (VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) auraient cheminé si lentement qu'elles aborderaient l'île de Chypre et la cour brillante des Lusignan au XV<sup>e</sup> siècle d'où elles se diffusèrent...jusqu'en France, à la cour un peu folle de Charles VI : les atours, les hennins et les chaussures, dites à la poulaine, y firent fureur... » Aussi, à la suite de la fin de l'Empire Byzantin et de la prise, par les Turcs Ottomans, de Constantinople, en 1453, il se produit une fuite des Grecs d'Asie Mineure qui quittent par milliers devant l'occupation turque de leurs biens. Ils n'abandonnent pas seulement leurs foyers de Constantinople mais ceux qu'ils ont établis dans tout l'intérieur et sur les côtes de l'Asie Mineure, y compris les îles côtières de la Mer Égée. Ce n'est pas seulement l'élite qui émigre mais une variété de communautés : artistes et artisans, intellectuels, diplomates, imprimeurs, prêtres, religieux, ouvriers, soldats et marins. Ils émigrent tous vers l'ouest et cette émigration se produira sur plusieurs siècles, par vagues successives. Il se créera des centres de la diaspora grecque qui préserveront et entretiendront la tradition et la culture hellénique. À Venise, où on retrouve l'influence byzantine, à Padoue, Naples et Ancône, et puis Tolède et Lyon. Plus tard, vers le XVIII<sup>ème</sup> siècle, de nouvelles communautés grecques se développeront à Trieste, Livourne, Budapest, Londres, Paris, Vienne et Odessa.<sup>35</sup>

Pendant quatre siècles, la diaspora grecque a maintenu une « nation grecque en exil »<sup>36</sup> et a été l'élément catalyseur et de soutien, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, dans la péninsule hellénique, aux mouvements de résistance qui permettront aux Grecs d'accéder à leur indépendance, en 1821, et de faire renaître la Nation hellène. Malgré l'Indépendance, une forte présence grecque s'est maintenue et n'abandonne ni Constantinople ni l'Asie Mineure. La force des communautés grecques dans l'Empire, notamment à Smyrne et aussi dans les Balkans, est d'avoir été, en tant que sujets ottomans, les premiers à s'associer aux premiers grands échanges commerciaux de l'Empire. En 1830, Smyrne avait une population d'environ 100 000 habitants, dont 80 000 Turcs et 20 000 Grecs, et en 1912, environ 300 000. À la fin du siècle, les Grecs d'Asie Mineure représentaient une population d'un million contre environ vingt-six millions d'Ottomans. Smyrne, la moderne Izmir, est passée des années de l'après Seconde Guerre mondiale de quelques six cent mille habitants à deux millions. Après la prise de Constantinople, les Ottomans se sont vite rendu

---

<sup>34</sup> Fernand Braudel, « Grammaire des Civilisations », Flammarion, Paris 1993, pages 45-46.

<sup>35</sup> Deno John Geanakoplos "Interaction of the Sibling Byzantine and the western cultures in the Middle Ages and Italian Renaissance." Yale University Press, 1976, New Haven and London, pages 173 et suivantes.

<sup>36</sup> Idem, page 199.

compte qu'en raison de la diversité de leurs populations et de leurs étrangers, il était nécessaire d'établir un système d'entente entre eux et le « Divan », le gouvernement de la Sublime Porte et sa justice. De cette prise de conscience politique et économique est née la notion du *Millet*, c'est-à-dire des représentations des communautés religieuses, nationales ou ethniques de l'Empire, et celle des capitulations. C'est ce régime qui a permis aux étrangers de se maintenir dans l'Empire et d'y renforcer leur présence économique et commerciale.<sup>37</sup>

L'origine du mot capitulation vient du mot latin du Moyen Âge, *capitula*, qui veut dire articles, conditions ou clause d'un contrat. La notion du régime capitulaire est très proche de celle « d'extraterritorialité » selon laquelle toute personne, demeurant dans un pays étranger, peut plus ou moins continuer à bénéficier des lois de son propre pays. C'est une vieille tradition qui remonte à plusieurs siècles avant Jésus Christ. Les Phéniciens de Tyr avaient obtenu, au XII<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., le droit de résider et d'établir des commerces et fabriques à Memphis, en Égypte, et dans trois villes le long du Nil. Ils étaient autorisés à vivre dans le respect absolu de leur culte par le pays hôte et ses habitants, et selon leurs propres lois. Bien plus tard, les Barbares, en créant de nouveaux États dans le centre de l'Europe, ont autorisé les peuples conquis à conserver leurs lois et coutumes. Les Arabes respectaient aussi le concept de l'extraterritorialité. Le Prophète Mohammed lui-même avait accordé certains privilèges aux chrétiens, sous réserve qu'ils n'apportent aucune aide aux ennemis de l'Islam, comme il aurait été indiqué dans son testament, découvert dans un couvent de carmélites, près de La Mecque.<sup>38</sup> La tradition des capitulations s'est perpétuée sous l'Empire byzantin et surtout sous l'Empire ottoman, avec des hauts et des bas qui ont conduit les puissances occidentales, notamment la France, l'Angleterre, l'Empire austro-hongrois, Venise et plus tard la Russie, l'Allemagne et l'Italie, à négocier et renégocier les conditions des capitulations en faveur de leurs ressortissants.

Certains auteurs ont prétendu que l'origine des capitulations était la cause des écarts religieux et sociaux qui ont séparé les musulmans de leurs voisins non-musulmans. Basant leur raisonnement sur le fait que les Ottomans n'avaient pas de système judiciaire pouvant protéger les droits des étrangers. Pour leur permettre de continuer à résider dans l'Empire ottoman, les étrangers devaient être autorisés à avoir leur propre jurisprudence sur le territoire. Le motif qui incitait l'Empire ottoman à une telle prévenance était évident : favoriser et entretenir leur commerce et leurs relations avec l'extérieur. Cette connivence a prévalu pendant toute la période de l'Empire, jusqu'à 1908, date du début de la révolution des Jeunes Turcs.

---

<sup>37</sup> Une vaste littérature sur ce sujet : « La Justice Ottomane dans ses rapports avec les puissances étrangères » par André Mandelstam, A. Pédone, Éditeur, Paris 1911 ; *The Capitulary Regime in Turkey*, Nasim Susa, Johns Hopkins University Press, 1933 ; *The Ottoman Centuries, the rise and fall of the Turkish Empire*, Lord Kinross, Morrow Quill Paperbacks, New York 1977.

<sup>38</sup> Susa, ouvrage déjà cité.

Sous l'Empire byzantin, outre les résidents et natifs grecs d'Asie Mineure, les Arméniens, les Juifs, des colonies de Vénitiens et de Génois s'y installent. Malgré la diaspora gréco-orthodoxe, après 1453, ces colonies demeurent sur place. Une telle « colonisation » n'aurait pas pu subsister si longtemps sans le régime des capitulations. À mesure que les relations internationales, aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles, deviennent de plus en plus complexes et subtiles, les capitulations vont être l'enjeu de prises de pouvoir entre le « Fait du Prince », les relations de la Sublime Porte avec les puissances étrangères, et l'importance relative des intérêts des parties en présence. Les colonies étrangères se reposent sur le régime des capitulations, mais, selon l'influence des puissances étrangères, le régime fonctionne plus ou moins en leur faveur. En outre, l'économie de l'Empire ottoman devient fortement dirigiste et centralisée, tout en appréciant les avantages de l'ouverture sur le monde extérieur. La Sublime Porte est désireuse ou bien de supprimer le régime ou bien de le renégocier. Aussi, comme le montre bien, dès les premières pages, le livre sur la *Justice Ottomane*<sup>39</sup> d'André Mandelstam, « drogman » ou interprète de l'Ambassadeur de Russie à Constantinople pendant les dix dernières années du règne de Abdul-Hamid II,<sup>40</sup> le régime des capitulations devient un régime de conflits, à mesure que l'Empire et les grandes puissances s'opposent les uns aux autres. En outre, jusqu'aux dernières années de l'Empire, les Turcs doivent se défendre contre les révoltes dans les territoires qu'ils contrôlent, notamment dans les Balkans, Serbie, Monténégro, sans compter la délicate question du passage du détroit des Dardanelles qui avait montré sa grande importance stratégique au cours de la guerre de Crimée, et le soutien de la Russie, contre les Turcs, en faveur des Bulgares.<sup>41</sup>

Cette brève analyse éclaire la violence et les conflits qui ont marqué la fin du XX<sup>ème</sup> siècle dans les Balkans, les génocides ethniques trouvant leurs sources dans cette disparité de religions, de cultures et de langues qui forment la cassure, ou la ligne géographique divisant la civilisation chrétienne occidentale de la civilisation chrétienne orthodoxe et celle de l'islam.<sup>42</sup>

---

<sup>39</sup> « La Justice Ottomane dans ses rapports avec les puissances étrangères » par André Mandelstam. Livre déjà cité, voir supra 37.

<sup>40</sup> 1842-1918, 34<sup>ème</sup> Sultan, 1876-1909, déposé et remplacé par son frère Mehmet V, à la suite d'une première tentative de réformes de la Sublime Porte.

<sup>41</sup> Ouvrage déjà cité, voir supra 37, Lord Kinross, pages 524 et suivantes.

<sup>42</sup> Huntington, article (avec carte) publié en 1993, vol. 71, N° 3 dans *Foreign Affairs*, les conflits de civilisations aux frontières orientales, zones à risques depuis la fin de la Guerre froide et la chute du mur de Berlin.

### III

## Les Draghi et les Zaharoff

### *Le cadre géographique et politique*

Constantinople, à cheval sur l'Europe et l'Asie, était le point principal d'attraction et le pivot de toute l'activité des Balkans et de l'Asie Mineure. De même, Smyrne, la troisième ville de Turquie — encore aujourd'hui sous le nom d'Izmir — après Istanbul et Ankara, était un axe étroitement lié à Constantinople. D'abord, face aux îles de la Mer Égée — notamment Chios source de migrations de Grecs, d'Italiens et de Français vers l'Empire —, puis le long de la Mer Méditerranée avec les villes d'Antalya et de Mersin et, un peu à l'intérieur, Adana vers Alexandrette et Alep. Smyrne se trouvait dans la position enviable d'un port de transbordement paisible et commode de marchandises en provenance de Beyrouth et d'Alexandrie. Cet axe se démultipliera en réseaux quand il s'agira de relier, pour des raisons également commerciales, l'Anatolie d'ouest en est, d'Adana-Mersin, par exemple, à Trabzon (Trébizonde) sur la Mer Noire par le chemin de la Cappadoce.

Si mon arrière-grand-père maternel, Draghi, s'installe à Adana,<sup>43</sup> c'est pour la richesse de sa terre et les possibilités de cultures de blé, de coton, de fruits et de légumes. Si Socrate commence sa carrière à Adana, puis à Mersin, devenu le port d'Adana, c'est en raison des échanges de marchandises et du besoin de recourir au soutien financier de la Banque Ottomane, filiale de la Banque de Paris et des Pays-Bas. Si la famille Missir Mamachi de Lusignan fait souche à Smyrne pour plusieurs siècles, c'est parce que, comme pour d'autres exilés, Smyrne est toujours restée la place forte commerciale et maritime, l'ouverture sur la Méditerranée et l'Europe et le relais principal d'échanges des produits de l'Anatolie Centrale.

Imaginons ce que pouvaient être les voyages vers les années 1870-1880 en Anatolie, par exemple de la capitale de la Cappadoce, Kayseri, zone essentiellement rurale, à Mersin. Pour un marchand relativement aisé d'Anatolie, artisan, exportateur de tapis vers l'Angleterre, il faut huit jours pour rejoindre Mersin à cheval afin d'y prendre le bateau pour Smyrne, puis de là, un paquebot pour Londres. Pendant son voyage, qu'il fait avec d'autres hommes d'affaires, pour des raisons de compagnie et de sécurité, il doit apporter suffisamment de nourritures, non seulement pour lui, mais pour faire des cadeaux afin de recevoir un bon accueil chez l'habitant ou dans les auberges, le long du parcours. De tels voyages exigent une longue préparation, ne serait-

---

<sup>43</sup> 300 000 habitants en 1913, aujourd'hui 900 000 : quatrième ville de Turquie.

ce que pour avoir des papiers de voyages en ordre et s'armer contre les bandits de grands chemins et les voleurs. Pour transporter, du centre de l'Asie Mineure, les marchandises à vendre ou expédier de Smyrne, seules, sous la direction de muletiers, des caravanes de chameaux sont disponibles ; un tel voyage prend, alors, plusieurs semaines. Certes, les conditions changent progressivement. Dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle sont installées les premières sections d'un réseau routier et ferroviaire par suite des concessions, d'abord anglaises, dans les années 1860, ensuite allemandes, vers la fin du siècle, sous l'impulsion d'un des derniers Sultans, Abdul Hamid II. Ce dernier souhaitait promouvoir l'expansion de l'unité panislamique. Il approuve aussi la construction du fameux chemin de fer du Hijaz pour amener les pèlerins de la Sublime Porte vers les lieux saints d'Arabie (La Mecque et Médine). Cette liaison ferroviaire précipitera, du reste, les oppositions internes entre musulmans, tribus arabes et la Sublime Porte, illustrées en partie par les aventures et écrits de T. E. Lawrence.<sup>44</sup> Les ambitions du Sultan encourageront les Jeunes Turcs à s'organiser et à s'opposer à lui, à la suite de quoi il sera déposé et envoyé en exil. Abdul Hamid II renforcera le concept de l'Empire ottoman, « malade de l'Europe ». En tout cas, le pays est dur et austère. La plupart des Ottomans sont des ruraux. Ce n'est qu'entre 1840 et 1913 que la répartition se modifie et que la population urbaine Ottomane s'élève à 22 % de la population. Celle-ci vit d'ailleurs dans une profonde instabilité, causée par les guerres que l'Empire ottoman suscite afin de maintenir ses territoires. La perte progressive, entre 1811 et 1913, de l'Égypte, la Bessarabie, la Serbie, l'Herzégovine, la Bosnie, la Bulgarie, Chypre, la Crète, la Macédoine et l'Albanie, entraîne des pertes en vies humaines et en terres riches. S'ensuivent une crise démographique et une émigration, notamment vers les Amériques, sur l'ensemble de l'Empire. Entre 1860 et 1914, environ 1,2 million de sujets de la Sublime Porte émigrent vers les États-Unis, le Canada et les pays de l'Amérique latine. De même, les guerres ethniques précipitent des populations ottomanes des Balkans, de Crimée et du Caucase tant vers la partie européenne qu'asiatique de l'Empire ottoman. Enfin, au cours de cette période, l'Empire accueille toutes personnes et familles, en provenance de l'extérieur, capables de gérer des cultures agricoles et horticoles. Des colons, comme mon arrière-grand-père italien, sont bien acceptés et peuvent recevoir des hectares de terres, sans frais, sous réserve de ne pas les vendre avant une période de 20 ans.<sup>45</sup>

Si je vois très bien un Stefán Andropoulos ou Dimitri Georgeglou traversant à cheval une partie de l'Anatolie ; si je revois, au cinéma, le personnage pathétique, pauvre, mais si déterminé du film « America, America » de Kazan qui, lui, veut échapper d'abord à la misère du village de sa naissance

---

<sup>44</sup> Cf "Revolt in the desert" par T.E. Lawrence, New York 1927, qui a sans nul doute inspiré le film de David Lean, Laurence of Arabia.

<sup>45</sup> Voir une "Economic and social history of the Ottoman Empire", 1300-1916, par Halil Inalcik et Donald Quataert, Cambridge University Press (New York, NY 1994), page 778-795.

et ensuite au mode de vie traditionnelle des riches marchands de Constantinople, je n'imagine pas mon grand-père Socrate avoir mené cette vie-là. Cependant, comme le héros de Kazan, Socrate a été fasciné et attiré par les États-Unis, mais plus tard, quand l'Empire est vraiment devenu malade.

Ainsi, la croissance des moyens de communication (télégraphe), des transports et du commerce incite des Européens, et des Grecs en particulier, à s'exiler vers l'Empire ottoman pour y gagner de l'argent ou apprendre un métier. Nombreux sont ceux, parmi les nouveaux Grecs d'après l'indépendance de 1830, qui n'hésitent pas à retrouver les colonies grecques installées en Asie Mineure, profitant de leur longue association avec les Ottomans et du statut privilégié des capitulations. En effet, la force et la grande réussite des colonies grecques sont d'avoir préservé, au cours des siècles, leur identité culturelle et chrétienne orthodoxe. Malheureusement, la création du Royaume de Grèce, donc le renouveau du nationalisme hellénique, va progressivement déstabiliser tout ce que ces communautés gréco-latines ont pu construire pour sauvegarder leurs traditions, leur ethnicité et leur culture au milieu d'un environnement islamique, par leur adaptabilité, leur intelligence et créativité, leur ardeur au travail et leur sens d'entreprise et du commerce. Cela dit, je doute fort que Socrate se soit posé tant de questions. Après tout, quand il s'installe à Paris et Londres, avec sa famille, il a 36 ans et d'autres ambitions.

On peut au moins dire que l'histoire de ces Grecs d'Asie Mineure est la démonstration que leur culture n'a pas seulement servi à défendre leur langue et leur littérature mais a été aussi un outil de communication, d'échanges et de défense de l'identité gréco-latine. Elle a également été une forme de pouvoir, une expression de créativité, d'indépendance et de volonté de vivre et de progresser. Trop souvent, et encore aujourd'hui, nos dirigeants et notre société occidentale minimisent cet achèvement. L'étude des relations entre Grecs et Turcs est malheureusement remplie d'incohérences et de malentendus. Paysans, ouvriers, artisans, marchands turcs et grecs se sont-ils du reste jamais aimés alors qu'ils ont vécu ensemble durant plusieurs siècles ? Probablement pas. Ils se sont plutôt supportés, et ont surtout collaboré entre eux. Les Grecs se sont convertis, sans doute plus par sagesse ou intérêt que par conviction, et des alliances ont été conclues par des mariages.

Au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle, les dés, de toute façon, sont déjà pipés : regain des nationalismes dans les Balkans, désirs de revanche du nouveau Royaume de Grèce, faillite économique de l'Empire, malade de sa dette extérieure et de l'inefficacité de ses gouvernements, mauvais choix de l'Empire en se rangeant contre la France, l'Italie, l'Angleterre et la Russie au cours de la Première Guerre mondiale, implosion de l'Empire en même temps que celle de l'Empire allemand, austro-hongrois et russe en 1919. Après la Première Guerre mondiale et les six mois de négociations tumultueuses, en 1919, à Paris, entre les grands de ce monde, sont jetées les bases du Traité de Versailles signé en été de la même année. En 1923, le Traité de Lausanne

prétend régler les relations gréco-turques, et dépecer ce qui était l'Empire ottoman. Le résultat dépasse l'entendement : les Turcs et les Grecs restent ennemis, tout le Moyen-Orient (Syrie, Liban, Palestine, Iraq) se retrouve sous mandat de la Société des Nations, donc sous le contrôle des deux puissances coloniales que sont l'Angleterre et la France. Si on ajoute le règlement des réparations aux dépens de l'Allemagne, rien n'est réglé et les bases d'une Seconde Guerre mondiale sont mises en place sans que quiconque ne veuille s'en rendre compte, à l'exception probablement d'un Churchill ou d'un De Gaulle. Depuis lors, Grecs et Turcs sont ouvertement ennemis. La Seconde Guerre mondiale et l'affaire de Chypre ne vont rien améliorer. Quant à nous, Européens, nous nous sommes tellement pris au jeu des haines et des passions que certains d'entre nous veulent rejeter la Turquie moderne des instances européennes (notamment en raison de son mépris des droits de l'homme et de la femme) alors que nous l'avons accueillie pour des raisons stratégiques et militaires dans l'OTAN ! L'histoire de la Turquie la dispose, en effet, en tant que vieille puissance occidentale et orientale, à être le pont entre la culture arabe et la culture judéo-arabe chrétienne de notre Europe moderne. Mais il importe de temps en temps de faire un sérieux retour en arrière de plusieurs siècles sur l'expérience des juifs et des musulmans pour comprendre cette étrange hostilité de l'Occident,<sup>46</sup> car les persécutions, tout comme en Espagne, ont marqué tout le centre de l'Europe jusque dans des villes même aussi admirables que Lucca, Parma, Perugia, Vicenza et toute la Toscane. Il est même particulièrement effarant de constater que l'Espagne musulmane est le seul endroit en Europe, à cette époque, où juifs, chrétiens et musulmans vivent côte à côte pour bâtir ensemble cette culture extraordinaire qui a transformé l'environnement intellectuel de l'Europe. Ajoutons que la défaite des Croisés, et donc la victoire des musulmans, avait créé une menace considérable pour l'intégrité de la chrétienté. En 1453, les Ottomans, conquérant Byzance et s'y installant, sont aux portes de l'Europe chrétienne. Bref ! ces hostilités, ces haines profondes se sont pérennisés dans nos sociétés tout au long de notre millénaire et ont abouti aux pogromes, à l'affaire Dreyfus, aux vagues successives d'antisémitisme, de racisme, de terrorismes d'avant et d'après la Seconde Guerre mondiale. Les Juifs ont terminé leur errance à la suite de la création de l'État d'Israël, mais les Arabes ont pris leur place : l'Arabe est devenu un Arabe errant. Il s'est retrouvé démuné dans des camps au Liban ou en Jordanie et, après l'Occupation de la Jérusalem arabe et de l'ouest de la Jordanie, dans la situation de l'être soumis et occupé contre son gré.

Pour différentes raisons, il n'est pas surprenant que je ressente des sentiments très forts pour tout ce qui touche cette partie du monde. Non seulement, je ne peux nier mes gênes qui proviennent du Moyen-Orient ou plus exactement de la Méditerranée orientale, mais encore j'y ai plusieurs fois

---

<sup>46</sup> Pour avoir une vue complète sur l'impact des Croisades sur le monde d'aujourd'hui, il faut lire le livre de Karen Armstrong « La Guerre Sainte », page 458, et suivantes. "The Holy War, the Crusades and their impact on today's World", Doubleday New York/London 1991.

voyagé pour des raisons avant tout professionnelles. J'ai donc été autant partisan des mouvements d'indépendance des pays de l'Afrique du Nord que de la reconnaissance de territoires de survies en faveur des Palestiniens, et de la création d'un véritable État palestinien.

Dans les groupes de pays dont j'étais responsable pour la Banque mondiale, dans les années soixante-dix, j'ai visité l'État d'Israël pour la première et seule fois en 1971. J'ai visité des kibboutzim près de la mer de Galilée, puis j'ai longé le lac de Tibériade, et aperçu de loin le haut lieu de Hattin ; enfin, j'ai parcouru en voiture la partie occupée de la rive gauche du Jourdain. Quand j'ai vu, en pleine semaine sainte, des soldats israéliens postés aux quatre coins de la vieille ville arabe et occupée de Jérusalem, je me suis tout de suite rappelé l'Occupation allemande en France. Je me suis promis de ne plus retourner en Israël tant qu'une solution pacifique, réaliste et juste, tant pour les Juifs que pour les Arabes, ne serait pas trouvée. J'ai tenu jusqu'ici ma promesse. Oui, je pense que chrétiens, juifs et arabes doivent chercher à retrouver un esprit tel que celui qui a marqué de brèves tranches de nos siècles passés, depuis les Croisades et surtout sous l'Empire ottoman. Nous sommes tous des « Orientaux » et nos trois religions ont tant d'origines communes et de similitudes. Un de mes vieux amis égyptiens, depuis longtemps collectionneur de timbres, m'a offert, en 1987, celui commémorant le huitième centenaire de la bataille de Hattin (1187). Cet évènement a surtout été célébré dans l'ensemble du Moyen-Orient et notamment en Syrie, Jordanie et Liban, mais aussi en Israël par arabes et juifs. Pour tous, comme pour les Palestiniens, à la recherche d'un héros comme Al Saladin,<sup>47</sup> c'est devenu une coutume et un évènement annuel depuis la Déclaration de Balfour et encore plus depuis la création d'Israël. Le 3 juillet 1987 fut marqué par une série de manifestations culturelles, de rassemblement près de la montagne de Hattin, de réunions dans toute la région sur la signification de cette date. Les Israéliens ont également reconnu l'importance de l'évènement, mais sous un autre angle. Le journal parlé à la télévision insista sur l'importance des Croisades et la chute, en particulier, du royaume de Jérusalem.<sup>48</sup> La position des chrétiens à la veille de Hattin et des Juifs d'aujourd'hui pourrait avoir des résonances inquiétantes pour les Israéliens en ce début du XXI<sup>ème</sup> siècle. Ne serait-ce pas dans une telle perspective que, bon gré mal gré, Palestiniens, Syriens, Libanais et Jordaniens, musulmans, juifs et chrétiens devraient coûte que coûte trouver des compromis acceptables pour tous, si ce n'est au moins pour assurer la Paix, l'équilibre de la Région, politiquement et économiquement, par exemple pour assurer notamment son approvisionnement équitable en eau...

Le nœud de la crise, dans cette région, est le même qu'en l'an 1000 ou

---

<sup>47</sup> Au lendemain de sa victoire sur les Croisés de Guy de Lusignan et de Raymond de Châtillon, Al Saladin a fait bâtir, près de Jéricho, une auberge et une mosquée pour les pèlerins en route vers Al-Quds.

<sup>48</sup> Cf. Ouvrage déjà cité, par Karen Armstrong, lire en particulier page 272 et suivantes, et pages 532-539.

même avant l'ère chrétienne. Non seulement, la bible et toute l'histoire juive et chrétienne ont marqué notre histoire, mais elle a démontré que juifs, chrétiens et arabes avaient des atavismes, des complémentarités, des similitudes évidentes. Si les Croisés ont massacré 40 000 musulmans lorsqu'ils ont conquis Jérusalem, le 15 juillet 1099, ils ont détruit, pillé et massacré tout autant Byzance et ses habitants. En 1948, au moment de la proclamation de l'Indépendance d'Israël, 750 000 Palestiniens quittaient leur terre natale pour devenir des Palestiniens errants au même titre que les Juifs étaient eux-mêmes devenus errants à la suite des pogromes de Russie et d'Europe Centrale, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Tout au long de la rédaction de ce livre, nous avons eu des vagues d'espoirs : Oslo, Wye, Camp David, et les nombreuses tentatives en territoire égyptien, au bord de la mer Rouge, sans mentionner les négociations secrètes. Hafiz al Assad s'est rendu compte qu'il fallait, pour la stabilité de la Syrie, assurer à sa mort la succession de son fils Bashar, consolider la paix et assurer un meilleur équilibre entre tous les acteurs du Levant. Les premières rencontres entre Syriens et Israéliens à Shepherdstown, en West Virginia, aux USA, ont montré que les négociations allaient être difficiles. Celles du Camp David, en été 2000, ont frôlé un terrain d'entente. Les Israéliens, qui ont lâché le sud du Liban, semblaient prêts à faire leur deuil du Golan, mais la véritable pierre d'achoppement, comme toujours, est le sort de Jérusalem. En mars 2000, le voyage du Pape Jean Paul II aurait dû apporter une vague de courage et de raison aux deux groupes d'interlocuteurs. Peut-être, m'étais-je dit, avant de mourir, pourrais-je retourner en Israël et en Palestine et aussi en Syrie et au Liban. Hélas ! nous avons eu aussi tant de moments de désespoirs, d'attentats, de batailles rangées. D'un côté, des pierres, des kalachnikovs et des bombes humaines ; de l'autre, des blindés, des mitrailleuses lourdes, des avions et hélicoptères. Une disproportion de moyens horriblement injuste, inadmissible. Pire, au cours des négociations, on décidait de conserve des rétrocessions progressives de territoires occupés et des libérations de prisonniers, mais en même temps et sur plusieurs années de débats, les autorités israéliennes et l'opinion juive soutenaient — Sharon et les éléments extrémistes et fondamentalistes juifs en tête — le sujet toujours aussi irritant et explosif des logements et installations juives à Gaza et sur la rive gauche du Jourdain. Aujourd'hui, de plus en plus, l'horreur règne des deux côtés, mais surtout depuis la visite préméditée de Sharon sur l'esplanade des Mosquées. Véritable provocation qui a entraîné la seconde Intifada et les ripostes des troupes israéliennes ! Les deux camps ont leurs fous de Dieu : kamikazes palestiniens, chars ultramodernes israéliens, que leurs objectifs soient militaires ou civils. Qui proteste ? Qui proteste même contre la construction du fameux « mur » ? Les Américains ? Les Européens ? En parole, certes !

Dans vingt ans, compte tenu du taux de natalité des populations arabes, toute cette sous-région se trouvera dans un dilemme épouvantable : celui d'être

obligé de vivre ensemble et en paix sachant bien que la population arabe sera largement plus dense et importante que la population juive. Au fond, les paradoxes sont simples : soit la « petite population » juive poursuivra son règne grâce à sa suprématie militaire, avec toutes les crises que cela peut impliquer ; soit l'explosion démographique précipitera une crise économique, commerciale et sociale — sururbanisation, manque d'eau, dégradation de l'environnement — qui deviendra incontrôlable. Délibérément, ne mentionnons pas le « sort » de Jérusalem.

S'il fallait résumer la situation au moment où nous écrivons ces lignes, citons l'article d'Edgard Morin, « Israël-Palestine : le simple et le complexe », paru dans le Monde du 2 février 2001. Le talent de l'auteur, son écriture claire et percutante mettent bien les vraies questions en exergue. Premièrement : « ...le chemin vers la sécurité passe par l'acceptation d'une insécurité qui ne peut être réduite que par une politique de justice... » Deuxièmement, « le retour sur l'expérience juive devrait donner la capacité de comprendre la souffrance palestinienne. » Troisièmement : « ...quand les négociateurs avancent vers un accord, la situation régresse en Israël et en Palestine. Le risque du désastre et la chance de la paix s'accroissent simultanément... Israël et la Palestine seront l'une et l'autre au bord de la guerre civile. » Et enfin : « ...l'avenir d'Israël n'est pas plus assuré que ne le fut celui du royaume chrétien de Jérusalem, qui garda la ville moins d'un siècle... »

### *Socrate et Adèle*

Au sein de sa belle-famille Draghi, Socrate a-t-il été parmi les premiers à sentir le vent tourner ? Imaginait-il la chute prochaine et rapide de l'Empire ottoman ? Avait-il su apprécier l'ampleur de la situation, tout aussi explosive, dans les Balkans ? Avait-il prévu tous les cataclysmes qui allaient se produire ou ne se serait-il pas laissé pousser plutôt par un désir de changement, de réussite financière et d'aventure, de lucre, comme son lointain, plus âgé et dangereux cousin Basil ? Son beau-frère, Louis Maurel — le mari d'Olympe Draghi, la sœur cadette d'Adèle — de nationalité française, né à Marseille en 1881, ne bouge pas mais se maintient, lui, à la Banque Ottomane. Il devient inspecteur des agences de la Banque dans l'Empire et s'installe, après Smyrne, à Constantinople où naît, en 1912, son fils unique Raymond, lieutenant de carrière de l'armée française, qui sautera sur une mine en Alsace en 1944. Louis aura une vie professionnelle réussie, claire, nette. Il fera la guerre 1914-1918 en France, ce qui obligera sa famille à quitter la Turquie et à s'installer dans le midi de la France. Louis et Olympe auront aussi une fille, Yvonne, de quelques années plus jeune que Raymond, puisque née après la guerre, en 1919. Elle aura un fils et une fille. Son fils, mon cousin, Patrick, est vraiment le seul membre de ma famille maternelle que je connaîtrai, surtout au moment où il suit des études universitaires. Il est, depuis, resté proche de moi, son aîné de 17 ans. Il ressemble physiquement, par son visage et ses cheveux noirs, à

mes oncles, les fils jumeaux d'Adèle et de Socrate, Milon et Cléon. Quand on nous voit, on sait que nous appartenons à une même famille. Et puis il existe entre nous plusieurs similitudes de situation ou plus exactement d'environnement familial, notamment cette absence, cette négation ou non-existence du père. Cela nous a rapprochés sans que nous en ayons pris vraiment conscience. Par ailleurs, je pense qu'instinctivement et sans les avoir vraiment bien connus, je considérais ses grands-parents, Olympe et Louis, comme les seuls à avoir eu une « vie de famille normale ». Socrate est l'envers de Louis. Il veut prouver ses aptitudes et son sens des affaires. Il cherche la difficulté en quittant le circuit bancaire. Il se lance dans la finance au début du XX<sup>ème</sup> siècle, vers 1911-1912. Il profite de l'expérience acquise en Turquie et en particulier à Mersin, grande place du blé et du coton, dans l'Empire. Ainsi, il se fait connaître dans les milieux financiers et notamment ceux du marché à terme du coton et du blé de Londres et surtout de Chicago, ce qui fera sa fortune jusqu'au krach de 1929.

Avec le recul, la vie de Socrate Zaharoff et d'Adèle Draghi est une bien triste histoire. Mais qui sont-ils, d'où viennent-ils ? Il y a à peine quelque temps, j'étais persuadé que ma grand-mère Adèle, dite Mémé, était née à Bari, dans les Pouilles, en Italie du Sud, la famille Draghi étant originaire de Naples. L'un de ses membres, avec l'argent de son père, avait acheté des terres en Asie Mineure pour introduire du coton et développer la culture de fruits et légumes et faire fortune. Les faits, mal ou non connus de ma grand-mère, étaient finalement erronés. Sans doute les avait-elle plutôt embellis, ce qui me paraît tout à fait possible. Depuis l'été 1996, cependant, j'ai découvert l'existence d'un autre cousin, Umberto Draghi, du nom de son grand-père paternel, lui-même mon grand-oncle *maternel*. Adèle ne serait jamais née à Bari mais à Adana, capitale de la province de Cilicie sous l'Empire ottoman. Son père le *Comte* (?) Alessandro Draghi était, lui, né dans l'île de Rhodes en 1850 et aurait épousé, en 1875, Domenica Dellari, née en 1857.<sup>49</sup> Leurs parents seraient napolitains.

Pourquoi le père d'Alessandro, mon arrière-arrière-grand-père maternel, quitte-t-il Naples, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, pour s'installer à Rhodes ? D'où viennent ses origines ? Certes, le sud de l'Italie est encore pauvre aujourd'hui, alors acceptons le fait que, comme commerçant ou colon ou constructeurs de

---

<sup>49</sup> Que ce soit moi ou mon cousin Patrick, nous avons tous deux ignoré l'existence de la *grande famille*. Tous deux avons connu nos grands-mères et grands-tantes respectives, mais ignorerions tout des hommes de la famille. Rien sur Alessandro et ses fils, sauf, en ce qui concerne l'oncle Umberto, qui s'était, m'avait dit Adèle, installé à Alep, en Syrie, mais en maintenant peu de rapports avec lui, sinon épistolaires ! Cette famille s'est en quelque sorte éclatée et, en ce qui me concerne, on avait décidé que plus je resterais dans l'ignorance, mieux je me porterais. Mais découvrir, dans la dernière partie de sa vie, l'existence de descendants d'un grand-oncle — frère de Umberto — Luigi, qui lui, au lieu de rester en Asie Mineure s'est installé en Italie, et apprendre l'existence de tantes et cousines à Milan, cela vous laisse pour le moins rêveur. Surtout lorsqu'on a séjourné quatre ans à Rome, de 1964 à 1968 !

Édité numériquement par :  
Les Éditions Universelles

Alphen aan den Rijn  
Pays-Bas  
<http://www.editions-universelles.net>  
[elapouge@editions-universelles.net](mailto:elapouge@editions-universelles.net)

1ère édition – décembre 2004